

PARIS, 10 Janvier 1891.

N° 8. — Tirage justifié : 10,000 Ex.

Un Numéro : 50 centimes.

PARIS
Rue Saint-Georges, 48
RÉDACTION

J. ROUAM & C^{ie}
Rue du Helder, 14
Dépositaires

L'ART

DANS LES

NEW-YORK
315, Cinquième Avenue

Adresse Télégraphique:
YVELING-PARIS

TÉLÉPHONE

DEUX MONDES

Journal Hebdomadaire Illustré paraissant le Samedi.

ABONNEMENT :
FRANCE & COLONIES
UN AN. 20 Francs
SIX MOIS. 11 —
TROIS MOIS. 6 —

Prix des annonces : 2.50 la ligne.

Directeurs : YVELING RAMBAUD & CAMILLE DE RODDAZ
Principaux Collaborateurs : PAUL ARÈNE; ÉMILE BERGERAT; R. DE BONNIÈRES;
ALPHONSE DAUDET; ARMAND DAYOT; MARCELIN DESBOUTIN; L. DE
FOURCAUD; GUSTAVE GEFFROY; EDMOND DE GONCOURT; C^{ie} DE KÉRATRY;
MAETERLINCK; PAUL MANTZ; ROGER MARX; OCTAVE MIRBEAU; GÉO
NICOLET; A. SILVESTRE; E. ZOLA.

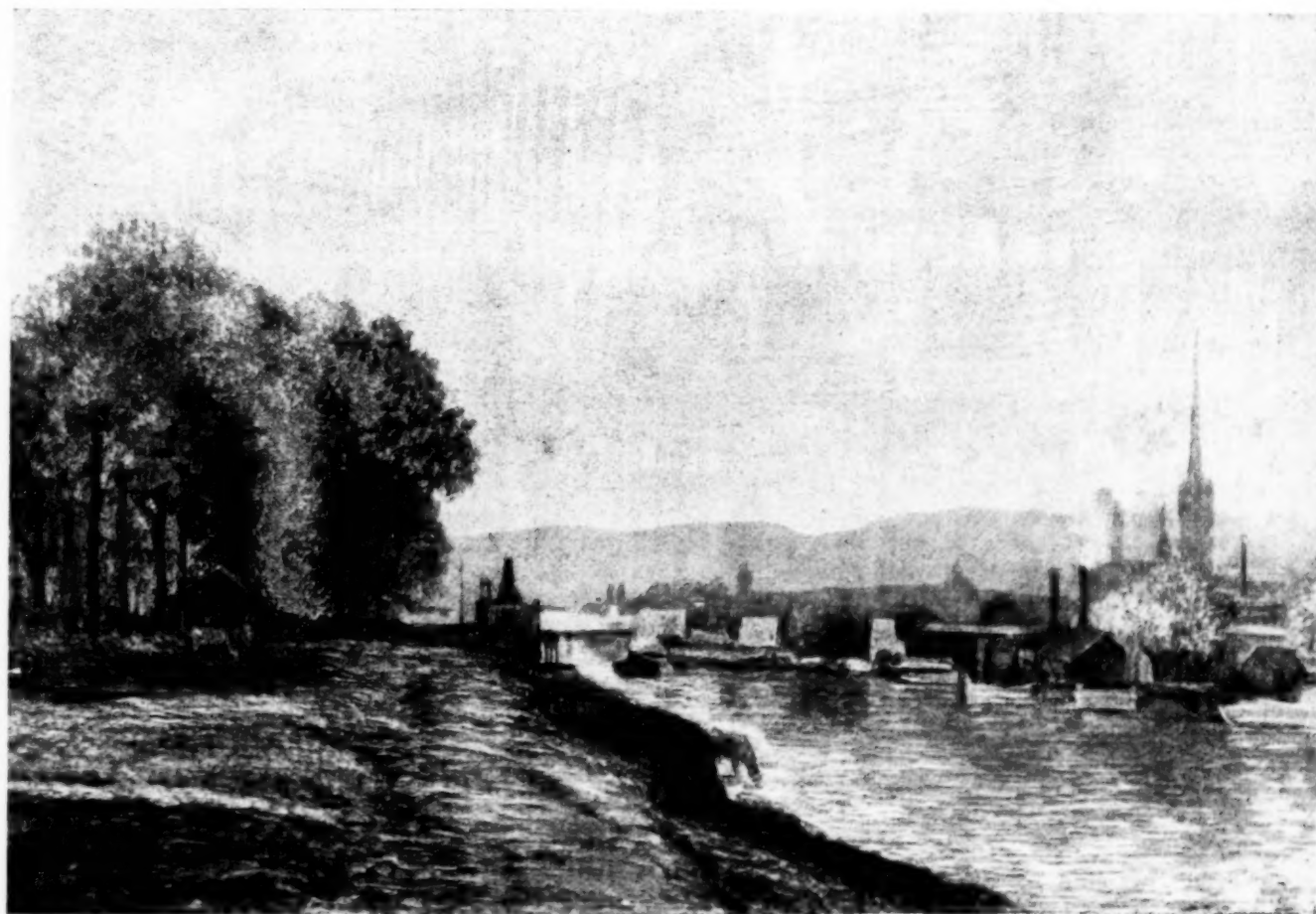
ABONNEMENT :
ÉTRANGER (UNION POSTALE)
UN AN. 24 Francs.
ENGLAND £ 1. "
UNITED STATES 8 5. "

Prix des annonces : 2.50 la ligne.

SOMMAIRE :

TEXTE : Causerie, par SAINT-RÉMY. — Camille Pissarro, par OCTAVE MIRBEAU. — Au Palais de l'Industrie. — Hors l'École, par GUSTAVE GEFFROY. — Nos Correspondants : Courrier d'Amérique, C. M. WHITE; Courrier d'Angleterre; Courrier d'Italie, TH. PR. — La Céramique (suite), par GÉO NICOLET. — Echos. — La Musique, par L. DE FOURCAUD. — Théâtres et Concerts. — Les Académies. — Nécrologie. — Expositions et Ventes. — Finances.

GRAVURE : Dessins inédits de M. CAMILLE PISSARRO.



D'après un tableau de M. CAMILLE PISSARRO.

CAUSERIE

D'ordinaire, les journaux politiques consacrent chaque jour leur première colonne à un bulletin dans lequel les événements saillants survenus, aussi bien en France qu'à l'étranger, sont passés en revue rapidement.

A ce bulletin succèdent les articles, qu'en langage de métier, on appelle articles de fond.

Plusieurs de nos lecteurs, dont les lettres sont là sous nos yeux, nous demandent s'il n'y aurait pas moyen d'adopter cette manière dans le journal, *L'Art dans les Deux Mondes*.

Pour notre part, nous n'y voyons pas d'obstacle. Tout au contraire, il y a peut-être dans cette façon de composer le journal une facilité de lecture pour ceux qui veulent aller au plus pressé.

C'est donc sans résistance que nous faisons droit à la demande qui nous a été faite.



Pour commencer, il faut le dire tout de suite, la moisson de la semaine écoulée ne constitue pas une bien grosse gerbe, si l'on considère surtout que le journal exclusivement réservé aux choses de l'art éloigne de parti pris toutes questions politiques.

Et cependant, nous avons bien failli y verser.

N'a-t-on pas annoncé, après l'invitation faite directement par le professeur A. von Werner, président de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à Berlin, W, 92, Zimmerstrasse, invitation faite indistinctement aux artistes de tous les pays, que M. le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne, dépouillant pour une fois sa morgue tudesque, ne dédaignait pas d'aller faire visite à nos artistes français les plus en vue pour leur demander de prendre part à cette fameuse exposition de Berlin.

Vous voyez d'ici, n'est-ce pas, l'ambassadeur parcourant Paris du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, grimpant les longs étages des ateliers aériens, ou foulant aux pieds, en une révérence profonde, les tapis moelleux des peintres à hôtels du quartier de Monceau. Et ces mêmes journaux sérieux ajoutent, sans sourire, que ces démarches de l'ambassadeur allemand, sous l'apparence de l'hommage rendu aux artistes français, cachent sournoisement un joli tour à faire à Sa Majesté le Czar, qu'on priverait du concours de nos peintres à l'Exposition française, à Moscou.

Si bien que pour mettre d'accord les deux pays, pour ne froisser ni les Allemands qui, il ne faut pas l'oublier, ont envoyé à l'Exposition de 1878, les œuvres de leurs artistes les plus en renom, ni le gouvernement russe, de la sympathie duquel la France semble se targuer, nos malheureux peintres se verraient obligés d'envoyer leurs œuvres à Berlin et à Moscou, sans compter les deux expositions que Paris, de son côté, ouvre en même temps au Champ de Mars et aux Champs-Élysées, et auxquelles il leur serait difficile de ne pas participer.

Tout cela est une aimable plaisanterie.

Nous nous refusons absolument à supposer un conflit entre M. de Munster et le sympathique M. de Dramard : l'un représentant de l'Allemagne; l'autre, des intérêts artistiques français engagés dans la grande manifestation de Moscou.

On s'imagine difficilement M. de Dramard tenant par un bout une toile de M. Roll et la disputant à M. de Munster, qui la tire à lui par l'autre extrémité.

Supposez pour un instant la rupture du cadre et l'Excellence allemande, aussi bien que le peintre français, dans la posture ridicule de deux patineurs maladroits donnant à la glace une empreinte de leur individu. Quel joli sujet pour le *Kladderadatch* ! A notre avis, les artistes sont absolument libres d'envoyer là où bon leur semble.

Nous avons été les premiers à nous révolter contre les cris imbéciles, contre les scandales de la rue, que les représentations de *Lohengrin* ont valu à M. Lamoureux.

Cette manifestation odieuse contre l'art avait tellement fait perdre le sang-froid dans les deux camps, que le directeur des Concerts des Champs-Élysées s'est vu décerner les palmes du martyr. Ces mêmes marmitons légendaires sont restés cependant bien calmes, bien impassibles lors d'une autre manifestation d'art allemand qui s'est produite en 1885.

A cette époque, un maître, M. Adolphe Menzel, le même qui fut chargé par le gouvernement allemand de peindre le couronnement de Guillaume I^{er}, organisa à Paris une exposition de son œuvre.

Ne croyez pas que c'est dans un local privé que cette exposition eut lieu; la Ville de Paris mit à sa disposition, du 26 avril au 15 juin, le pavillon qui lui appartenait, dit Pavillon de la Ville, érigé sur l'ancien emplacement du Palais des Tuileries.

La critique fit un chaleureux accueil au maître allemand.

C'était à qui chanterait ses louanges, à qui lui décernerait les éloges, les plus mérités d'ailleurs.

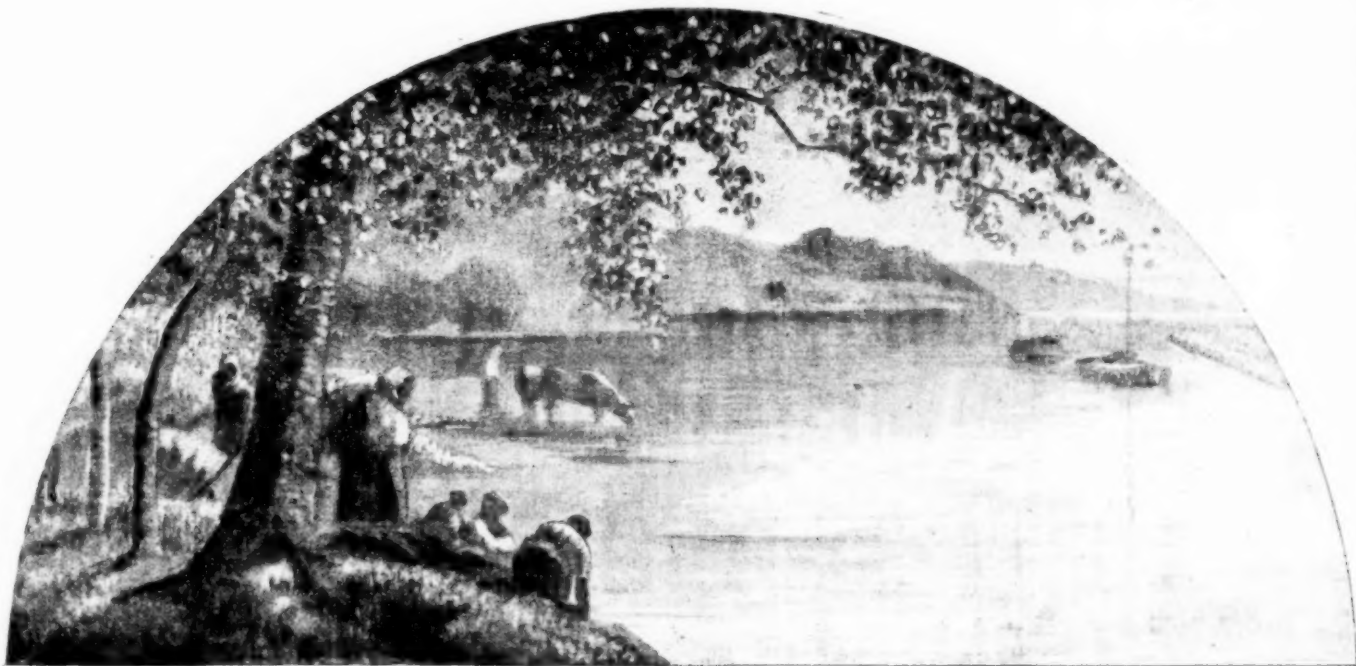
Il ne vint à l'esprit de personne d'organiser au Pavillon de la Ville le charivari dont, trois ans plus tard, quelques imbéciles nous ont donné le triste spectacle à l'Eden-Théâtre.

Que M. de Dramard se rassure, si tant est que les récits des journaux aient pu le troubler un instant, et qu'il continue de demander à nos peintres la meilleure expression de leurs œuvres pour l'Exposition de Moscou.

SAINT-REMY.

L'ART DANS LES DEUX MONDES commencera, dans le courant de janvier, une série d'articles sur les grandes collections d'Europe. Les premières décrites seront celles de MM. le comte Daupias et le marquis Da Foz, de Lisbonne; de MM. G. Vermersch et A. Evenepoel, de Bruxelles.

Nous annonçons, au fur et à mesure, les noms des propriétaires des collections qui seront décrites dans le journal.



D'après un tableau de M. Camille Pissarro.

Camille Pissarro

Le nom de ce haut et pur artiste, je l'inscris en tête de ces lignes, avec une émotion véritable et un respect tendre. Parmi ceux que j'aime et qui, connus ou inconnus, sont l'embellissement de ma vie, il en est peu dont les œuvres m'aient autant charmé et conquis, il en est peu dont l'existence révèle aussi parfaitement l'étroite harmonie morale qui unit l'homme à son œuvre.

Depuis que ces expositions si intéressantes ont disparu, qui groupaient, rue Laffitte et rue Le Peletier, des hommes liés entre eux par de communes préoccupations d'art et des affinités intellectuelles, M. Camille Pissarro s'est tenu à l'écart de toute manifestation publique. Sans tapage, de loin en loin, il accroche dans une salle quelconque quelques-unes de ses toiles récentes et préférées. Les amis accourent, les critiques se taisent, l'amateur indépendant et mécénique qui n'a point sur cette troublante peinture une opinion marchande, exprimée quelque part par M. Albert Wolff, se tâte (c'est peut-être très bien), hésite (c'est peut-être très mal), s'effare entre ces deux possibilités et, finalement, s'en va. Et tout est dit.

On pourrait croire que M. Camille Pissarro met une sorte d'affectation revêche à rester ignoré de M. Albert Wolff et du public panurgien, que celui-ci initie aux prix courants et aux bonnes affaires, si magistralement. Mais non ! M. Pissarro n'a pas de ces petites d'orgueil, qui souvent prouvent plus de dépit que de réelle dignité ! Cette abstention silencieuse découle, tout naturellement, de son caractère ; elle est le résultat tranquille et logique de ses idées. Car, en leur apprenant que M. Camille Pissarro a des idées, j'étonnerai peut-être beaucoup de peintres, et des plus illustres, et des mieux piédestalisés, auxquels on ne saurait reprocher de telles habitudes mentales, inutiles et si gênantes. Non seulement M. Pissarro peint, mais il sait pourquoi il peint ; et ce qu'il peint, il en raisonne en technicien et en philosophe. En outre, il s'est fait du rôle social de l'artiste une conception large et saine, qui l'a toujours préservé de l'étrange manie de particularisme et de divinisation, dont sont atteints la plupart de nos petits peintres, gonflés de si énormes vanités. Il ne croit pas que le peintre soit un être d'essence supra-terrestre, en dehors

et au-dessus de l'humanité. Il pense fermement que le peintre « est dans l'humanité », au même titre que le poète, l'agriculteur, le médecin, le forgeron, le chimiste, l'ouvrier qui tisse, qui rabote, qui tourne le cuivre et trempe l'acier. Pour lui, le peintre n'accomplit point une mission ésotérique, ni de luxe ; il concourt, ainsi que tous ceux-là qui font quelque chose d'utile et de beau, à l'œuvre d'harmonie générale qui est d'exprimer l'univers, suivant les aptitudes individuelles dévolues à chacun de nous par la nature, l'éducation, le milieu, et d'en extraire une parcelle de force et de beauté. Les tableaux du peintre, les statues du statuaire doivent constituer, non plus d'inabornables trésors ou d'inviolables fétiches religieux, mais des apports sociaux qui ne valent, comme toutes les autres productions du travail ou du génie humain, que par les énergies d'intelligence et d'amour qui y furent dépensées, et sur toutpar la somme d'éducabilité expansive qu'ils contiennent.

J'ai tenu, dès le début de cet article, à préciser l'atmosphère morale, en laquelle s'est développé, en laquelle évolue l'esprit de M. Camille Pissarro. Elle explique le goût des hautes généralisations qui a toujours dominé sa vie, comme il domine son très exceptionnel talent.

« L'homme ne vaut que par ce qu'il a d'idées générales dans l'esprit, écrit Jean Revel, dans son admirable *Testament d'un Moderne* ; le goût du fait particulier indique toujours une infériorité. »

Le fait particulier, l'accident, l'individu, n'occupent dans l'œuvre de M. Camille Pissarro que la place stricte qu'ils doivent occuper dans les ensembles largement embrassés. L'œil de l'artiste, comme sa pensée, découvre les grands aspects des choses, les totalités, l'harmonie. L'harmonie, telle est la signification de son œuvre. Et cette harmonie, qui se retrouve, sans jamais une dissonance, aussi bien sur les toiles de ses grandes compositions décoratives, que sur la soie de ses délicates gouaches, que sur le cuivre de ses vibrantes eaux-fortes, vient de ce qu'il a été un des premiers à comprendre et à innover ce grand fait de la peinture contemporaine : la lumière.

★

Le paysage, tel que l'a conçu et rendu M. Camille Pissarro, c'est-à-dire l'enveloppement des formes dans la lumière, c'est-à-

dire l'expression vivante de la lumière sur les objets qu'elle baigne et dans les espaces qu'elle remplit, est d'invention toute moderne. Deviné vaguement par Delacroix, davantage senti par Corot, tenté par Burner, en des impressions d'une barbare et parfois superbe beauté, il n'est sérieusement entré dans l'art à l'état de formule complète, il n'a été réellement défini qu'avec Edouard Manet, MM. Camille Pissarro et Claude Monet. Quoi qu'on dise et ergote, c'est d'eux que date, pour les peintres, cette révolution radicale dans l'art de peindre; c'est d'eux que date, pour le public intelligent et de bonne foi, cette révolution dans l'art de voir la nature. Nous ne voyions pas la nature, cela n'est pas un paradoxe; nous l'entrevoions, opaque et lourde, à travers les tableaux de musée; c'est-à-dire à travers les couleurs ternies, noircies, saurées, les fuligineuses poussières, les vernis crasseux, toutes ces croûtes adventices qu'ont successivement accumulées sur les vieux chefs-d'œuvre la vigilance des administrations et l'ironie des siècles. Aussi, avant cet art tout neuf, qui, pour la première fois, nous restituait la nature dans son frémissement, dans son rêve d'initiale lumière, avons-nous éprouvé d'abord une impression de malaise, presque de vertige, analogue à celle de l'homme qui, longtemps enfermé dans la nuit d'une cave, se retrouve tout d'un coup dans l'espace, au soleil. Puis, nos yeux se sont peu à peu habitués au spectacle de cette clarté, de cette vie éblouissante et magique, et nous nous sommes étonnés d'être restés si longtemps aveugles à ces joies infinies de la planète et de n'avoir pas compris plus tôt cette domination souveraine des couleurs et des formes par la lumière.

Il ne faut pas se payer de mots. Nous admirons les œuvres anciennes, mais l'émotion qu'elles nous procurent n'a plus guère qu'une valeur de respect chronologique. Nos exigences sont devenues plus nombreuses et plus compliquées que les sensations courtes, incomplètes, inharmoniques, où elles nous laissent maintenant, ces œuvres du passé. A mesure que se révèlent et s'expliquent les phénomènes de la vie, inconnus des vieux ancêtres, et qui ajoutent à notre désir de connaître, à notre pouvoir de sentir, nous demandons aux artistes plus que ce que le passé nous a légué. Certes, nous sommes sensibles encore à la beauté des paysages hollandais, par exemple; mais en dépit de ce que nous y voyons: noblesse des lignes, effort vers un idéal de vérité, vers la prise de possession de la nature, introduction, dans le pittoresque, des formes tordues — formes de pitié et de souffrance — alors exclues de l'art, nous ne pouvons nous empêcher de nous dire que cet art, admirable pour son temps, est bien mort aujourd'hui; car il ne nous représente les choses que dans leur brutalité inexpressive. Et plus près de nous! et tout près de nous! combien Rousseau nous paraît morne et glacé, et si lointain déjà! Nous nous irritons contre ces ciels en ciment, contre ces lourds feuillages inanités, à travers lesquels l'air n'a jamais circulé, contre cette atmosphère intraversable et plus pesante qu'une plaque de plomb.

Comparons à ces maçonneries épaisses de Rousseau, à ces enduits de pâte sombre et rugueuse, où les objets s'enlisent comme dans de la boue, les ciels aériens de M. Camille Pissarro, ces ciels mouvants, profonds, respirables, où vibrent véritablement et se répercutent à l'infini les ondes lumineuses. Et ces formes charmantes, légères, si doucement voilées, faites de reflets qui passent, et qui tremblent et qui caressent; et cette terre rose dans la verdure, cette terre qui vit aussi, qui respire, où sous la lumière fluide qui la baigne, sous les buées qui errent, prismatiques et changeantes, parmi les herbes, au ras du sol, se voient, se sentent, s'entendent les organes de vie, la nature puissante, la vascularité où bouillonnent les sèves, où s'accumulent les énergies des fécondations mystérieuses. Pour nous décrire le drame de la terre et pour nous émouvoir, M. Pissarro n'a pas besoin de gestes violents, ni d'arabesques compliquées, ni d'embranchements sinistres sur des ciels livides... Un coteau, sans une silhouette, sous un ciel sans un nuage, et cela suffit... Un verger avec ses pommiers alignés, et sa maison de brique dans le fond, et ses femmes courbées qui ramassent sous les pommiers les

pommes qui tombent, et cette atmosphère de calme, de paix, de sérénité... Une prairie sur laquelle s'allonge l'ombre grandissante des peupliers, cette ombre fraîche, claire, complexe, qui est encore de la lumière à peine atténuée.

.... Une route..., un champ..., un jardin..., une haie..., un nuage qui va, lentement, dans l'immensité..., un brouillard sur la Seine, un brouillard que le soleil va, tout à l'heure, percer, et dans lequel, parmi le froid des tons rosés, et le chaud des tons orangés, se devinent, vagues, confuses, et pourtant complètes, les formes étranges, glissantes d'un train de bateaux.

Et de tout cela, il vous vient une impression intense et poignante de grandeur, et aussi une impression très douce de charme, dans cette grandeur qui se pare de toutes les gloires de la terre. C'est que M. Pissarro n'introduit dans ses motifs aucun détail oiseux qui accroche le regard et arrête la pensée. Il peint, au delà de ses horizons, la vie qui se continue à travers la vastitude cosmique. Dans ses toiles, nous avons l'idée réelle, la représentation presque physique de cette immensité où l'homme n'est plus qu'une tache à peine perceptible, une sorte de moisissure d'ombre, de champignonnement, où les villes elles-mêmes, si grondantes soient-elles, ne s'aperçoivent pas plus, n'ont pas plus d'importance planétaire, derrière le pli de terrain qui les abrite, que le nid de l'alouette au creux du sillon.

★

Je n'ai pas, dans ce court article, la place qu'il me faudrait pour détailler l'œuvre énorme et variée, et si complexe dans sa simplicité, de M. Camille Pissarro; la montrer, à ses origines, un peu triste, imprégnée de cette mélancolie qu'ont souvent les jeunes gens; puis, à mesure que l'homme s'affirme et pense, à mesure que son intelligence, plus familière avec les lois de la synthèse universelle, s'élargit, s'amplifie, à la splendeur éternelle de la vie de la matière; la suivre dans ses recherches incessantes, dans ses conquêtes, dans ses renouvellements, jusqu'à l'épanouissement définitif où nous la voyons aujourd'hui. Je n'ai pu malheureusement qu'en indiquer certains aspects d'ensemble, en phrases brèves. Je veux terminer par une observation qui me tient à cœur.

On a quelquefois reproché à M. Camille Pissarro, et le plus maladroitement du monde, de s'être laissé influencer par Millet; certains critiques, à qui il ne faut pas grand chose — et la *marotte* dont Millet et M. Pissarro coiffent leurs paysannes me paraît en être la cause) — pour exciter la verve des multitudes, ont osé dire, sans rire, que M. Pissarro n'était que la copie impressionniste de Millet. Je ne sais pas, au contraire, deux artistes qui soient plus antipodaux l'un à l'autre, d'abord par le métier, fruste et souvent vulgaire chez Millet, raffiné, savant, scientifique même chez M. Pissarro; ensuite, — et là les différences sont plus importantes — par l'état d'esprit qui les anime devant la nature. Millet est un anecdotier, violent toujours, quelquefois génial, de la vie agreste. Il fait, sans cesse, déborder l'homme sur la terre. Comme au théâtre, la terre n'est pour lui qu'une toile de fond où il met en relief ses personnages. M. Camille Pissarro procède par grandes généralisations. Dans ses œuvres, l'homme est en perspective, en quelque sorte fondu avec la terre, où il n'apparaît que dans sa fonction de plante humaine. Il est épars dans la grande harmonie tellurique, et non point localisé dans l'accident biographique où Millet, en le grandissant, le rapetisse.

Cette conception me paraît autrement noble et d'une réalité supérieure. Car je suis de l'avis de Spencer quand il dit: « Pour juger un homme, voyez quelle est, dans ses discours, la proportion des généralités aux personnalités; vous en trouverez peu qui soient habitués à considérer les événements humains autrement qu'au point de vue biographique. »

OCTAVE MIRBEAU.

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

Le comité des quatre-vingt-dix a procédé à l'élection de son bureau. M. Bailly a été réélu président par 71 voix contre 7 qu'a obtenues M. Bonnat et 1 à M. Paul Dubois.

MM. Bonnat et Paul Dubois ont été élus vice-présidents: M. Bonnat au premier tour par 54 voix, et M. Paul Dubois, après deux tours de scrutin, par 48 voix.

M. Tony Robert-Fleury a été réélu secrétaire, et M. Daumet secrétaire-trésorier.

On a ensuite nommé le sous-comité d'administration, qui est ainsi formé: MM. Gérôme, J. Lefebvre, Cormon, Guillemet, Bernier, Detaille, Albert Maignan, Busson, Humbert et Yon pour la peinture;

MM. Boisseau, Bartholdi, Cuvelier et Mathurin Moreau pour la sculpture;

MM. Normand et Pascal pour l'architecture, MM. Sirouy et Lefort pour la gravure.

Les présidents de section sont, pour la section de peinture: MM. Bonnat; pour la sculpture, Cavalier; Vaudremer pour l'architecture et A. Didier pour la gravure.

M. Bouguereau, vice-président de l'ancien comité, n'a pas été réélu.

Secrétaires: MM. de Vuillefroy, Charles Garnier, Thomas et Lamotte.

Hors de l'École

Cette École dont il s'agit, c'est l'École des Beaux-Arts. Quelques-uns des élèves, qui avaient promis la fréquentation assidue des cours, le respect du professeur, l'adoration perpétuelle tournée vers la villa romaine, quelques-uns, l'autre jour, ont passé devant la porte, sont partis au hasard, lassés de l'apprentissage, désireux de marcher en liberté, de se dégourdir les doigts, de changer l'orientation de leur cervelle. Ce n'est pas seulement dans l'échauffourée de l'atelier Bonnat et dans l'arrêté qui a suivi, suspendant les cours pour trois mois, qu'il faut chercher le motif d'une telle évasion. Il n'y a, parmi les dissidents, que deux ou trois élèves de l'atelier Bonnat. Les autres, ils sont une douzaine, et ils seront, disent-ils, vingt-cinq prochainement, les autres appartenaient à d'autres écoles. Que l'incident soit mince, que les écoliers en liberté n'aient voulu se livrer à aucune manifestation, qu'il n'y ait pas encore là de quoi révolutionner le régime artistique sous lequel nous vivons, tout cela est possible, tout cela est vrai. C'est tout de même là un fait-divers qu'on n'avait pas eu encore à enregistrer, c'est un petit commencement de la fin, c'est une fine lézarde dans la maçonnerie de la maison du quai, c'est un caillou lancé dans les fenêtres de l'Institut.

★

Naturellement, ces jeunes gens échappés à un professeur ont eu immédiatement l'idée d'en prendre un autre. Ils ne se sont pas plutôt trouvés libres, qu'ils n'ont su que faire de leur liberté. Ils ont montré une inquiétude, ils ont manifesté par leurs allures incertaines qu'il leur manquait quelque chose. Le prisonnier qui se sauve et le prisonnier qu'on pousse dehors, au jour de la levée d'éclou, ont ainsi une période d'hésitation pendant laquelle ils ne savent que faire, que dire, où aller. Ils promènent leur cellule avec eux, ils ne se sentent pas en sécurité dans l'espace. Le soleil est trop chaud, il va peut-être pleuvoir, il y a trop d'air, et le vent est une chose terrible. Comment résister à tous ces éléments violents et enivrants dont on était déshabitué? Il est tout naturel que les jambes flageolent, que les mains tâtonnent en gestes irrésolus, que l'ivresse de l'atmosphère du dehors monte aux fronts délivrés. On raconte que Barbès, au lendemain du 24 février 1848, mis hors de sa prison, ne sut que devenir jusqu'au moment du départ pour Paris, et qu'il demanda à passer sous les verrous cette soirée et cette nuit pendant lesquelles il aurait pu vaguer par les rues et les champs. Ainsi, les jeunes artistes qui ont manqué l'heure du cours n'ont pas su mener jusqu'au bout leur école buissonnière.

Heureusement, ils se sont adressés à un artiste qui a mieux à faire qu'à jouer au professeur. Eugène Carrière, qu'ils sont allés trouver, à qui ils ont conté leur histoire, à qui ils ont demandé de les réunir et de les aider de ses conseils, Eugène Carrière n'imposera aucune discipline à ces enfants de troupe qui ont rompu les rangs. Ils auraient pu, sans savoir, s'adresser à quelque autre, d'apparences indépendantes, enchanté d'installer une chapelle libre en face de l'église abandonnée, et en réalité, ç'aurait été là, avec tous les affichages violents et tous les drapaux claquant au vent, une simple succursale de l'École, où la convention du moderne aurait succédé à la convention d'hier. Carrière, qui n'est pas seulement un peintre, qui est un amoureux et un voyant de la vie, saura donner, on peut le croire, un enseignement spécial à ceux qui sont venus gentiment et naïvement vers lui. Il les a félicités, sans doute, de leur départ, et il a accepté leur groupement provisoire. Il leur a dit que rien n'était plus simple que de se réunir pour dessiner, qu'il n'y avait qu'à louer un atelier et qu'à faire venir des modèles, et qu'il consentait volontiers à aller voir ses nouveaux amis de temps en temps. J'imagine volontiers ce que seront ces visites, et je crois entendre les conseils donnés par l'artiste.

★

Il ne sera pas un pédant corrigeur de dessins, nedonnera pas de notes et de bons points, ne s'emploiera, quand le moment sera venu, que pour mettre en lumière, dans quelque salle d'exposition, les travaux de ses jeunes camarades. Son cours sera surtout une conversation. Chaque fois que ce singulier professeur s'en ira trouver ses élèves, il leur tiendra le même discours familier et profond. Il les forcera à faire cette observation toute simple que les maîtres n'ont pas copié les maîtres, qu'ils n'ont placé aucun modèle de calligraphie artistique entre la nature et eux, mais qu'ils se sont inspirés directement des spectacles qu'ils avaient sous les yeux, que leur vision et leur réflexion se sont acharnées à comprendre la signification des formes et les rapports qui existent entre les choses. Il leur montrera, par des exemples pris dans toutes les époques, que le grand art, bizarrement érigé en système et en pensum, est né de la persistance d'observation et de la force de repliement intime, et qu'il est, plus que le résultat d'un apprentissage, l'expression suprême de l'individualité. A quoi bon recommencer ce qui a été fait et définitivement fait, à quoi bon le décalque de l'art de la Grèce et de l'art de l'Italie? Pourquoi reprendre en sous-œuvre le Vinci et Raphaël, pourquoi retravailler dans le vieux, piocher les procédés, se fatiguer sur l'équilibre de celui-ci et le modelé de celui-là? C'est se mettre volontairement des œillères, et mal comprendre l'enseignement des musées et le langage des œuvres de ceux qui ne sont plus.

Elles ne disent pas, ces œuvres, que l'assimilation du procédé et la réussite de la copie sont tout. Elles disent tout le contraire. Elles fournissent l'irréfutable témoignage de la sensation profonde, du contact permanent avec la nature, de la vie personnelle. Écoutez-les parler, ces maîtres dont on veut faire des maîtres d'études, écoutez leurs confidences si fines et si pénétrantes, écoutez-les chuchoter dans l'ombre et chanter dans la lumière, tous, tous ceux qui ont eu un approfondissement et un épanouissement de pensée pendant leur passage de joie et de souffrance à travers l'existence. Tous diront la même chose, tous s'entendront secrètement par l'affinité de leur génie pour renvoyer à la nature, à la mêlée sociale, aux tendresses des sentiments et aux ivresses des passions, ceux qui demandent un enseignement, qui cherchent inquiètement une inspiration. Cette inspiration, elle est en eux, cet enseignement, il est dans tout. Pour ceux qui les chercheront sans cesse, et qui n'aboutiront jamais qu'à de lointaines imitations, qu'à de puériles ressemblances des autres, pour ceux-là, auxquels le monde qu'ils habitent restera éternellement fermé, et qui n'entendent pas en eux les commandements d'une voix intérieure, il est bien inutile qu'ils s'acharnent, qu'ils essaient et qu'ils ressassent, qu'ils

couvrent les murs d'expositions de leurs redites, qu'ils illusionnent les spectateurs par les exercices de virtuosité de talents qui travaillent à vide. S'ils ne peuvent faire ce qu'ont fait leurs prédécesseurs, s'ils ne peuvent concentrer une conception de l'univers dans un art solitaire, qu'ils se livrent donc aux occupations sociales qui les réclament.

★

Ce sera là, probablement, le sens des conseils donnés par Eugène Carrière aux élèves en rupture de ban. Il sera le directeur des Beaux-Arts qui supprime la direction des Beaux-Arts, le professeur qui supprime le professorat. Il sera, je pense, d'une ironie impitoyable pour ceux qui imiteraient ses œuvres à lui, et qui voudraient entrer dans l'atmosphère de ses tableaux sans en avoir la compréhension, que nul autre que lui ne peut avoir. Il achèvera la mise en liberté de ces désireux d'indépendance. La manifestation pourra devenir ainsi très importante. Il y aura eu, en nos années de bureaucratie, de protection administrative, d'encouragement officiel, des élèves suffisamment incorporés dans le personnel de la Centrale des Beaux-Arts, qui auront refusé tous les avantages offerts à ses matriculés par le pénitencier d'Etat. Ils auront renoncé aux récompenses des heures de cellule, aux distinctions qui vont aux enfermés bien pensants, à l'honorable déportation dans la colonie de Rome, aux agréments qui accompagnent la surveillance de haute police idéaliste pendant toute la vie. Ils ont tiré leur révérence à ceux qui détiennent les cimaises et qui distribuent les commandes pour les mairies et pour les églises. Ils ont voulu marcher par les routes qui leur plaisent, regarder des horizons et des visages ailleurs que dans les musées, respirer le doux air du dehors. Bon courage et bon voyage!

GUSTAVE GEFFROY.

NOS CORRESPONDANTS

COURRIER D'AMÉRIQUE :

Voici quelques détails sur l'exposition de l'Union League-Club que vous avez annoncée dans le dernier numéro de l'Art dans les Deux Mondes.

Sans parler de la remarquable collection de manuscrits et de missels enluminés, que MM. Brayton Ives, Andrews et Avery ont prêtée pour cette exposition, nous dirons que douze chefs-d'œuvre des anciens maîtres hollandais et anglais, de Rembrandt, Reynolds et Gainsborough, y sont fort admirés. Citons : la *Fête de Saint Jean-Baptiste*, par Rembrandt, datée 1632, trois beaux Téniers, et une belle toile de Van Goyen, un Frans Hals, le *Marchand de Harengs*, de la collection Beurnonville, exposé par M. Schaus.

Mais ce sont incontestablement les trois tableaux prêtés à l'Union League-Club par MM. Durand Ruel qui constituent pour les vrais amateurs de peinture l'attrait principal de cette exposition.

Le *Portrait de vieille femme*, de Rembrandt, que l'on suppose être celui de la mère de l'artiste, provenant des collections Demidoff et Narischkine, nous représente une femme âgée, en robe de satin bordée de fourrure, portant un bonnet et une collerette. On ne sait ce qui, dans ce tableau, retient et fixe le plus l'admiration : l'expression de la tête, bienveillante et aimable, malgré les nombreuses rides dont la face est sillonnée, ou bien les mains, étudiées comme Rembrandt seul pouvait le faire, exprimant dans les doigts croisés le caractère reposé et paisible indiqué déjà par les traits de la vieille dame.

Le second tableau que cette exposition doit à M. Durand-Ruel, *David et Saül*, est également de Rembrandt, mais de sa dernière manière, alors que l'artiste recherchait moins le détail que les grands effets de clair-obscur. Le roi Saül écoutant David, qui joue de la harpe devant lui, tel est le sujet de cette œuvre magistrale, d'une grande simplicité si l'on considère le sujet et les modèles dont s'est servi Rembrandt, mais d'une richesse de couleur, d'une chaleur de ton et d'une largeur d'exécution absolument uniques.

La troisième merveille, dont il nous reste à parler, est le *Verre de limonade*, de Terburg, tableau charmant qui provient de la collection Narischkine, caractérisant bien le peintre de la dame hollandaise de

l'époque, aux jolies robes de satin. Le *Verre de limonade* nous représente un cavalier préparant une limonade dans un verre que lui tend une dame assise; un Terburg aussi beau qu'aucun musée de l'Europe nous en peut montrer.

Vos lecteurs n'auront pas oublié le talent sympathique d'Alexandre Harrison, dont Paris a déjà apprécié les tableaux, de couleur vibrante, d'une atmosphère très bien rendue. Cet artiste expose des œuvres très personnelles dans les locaux de *American Art Galleries*.

Les ventes de tableaux se préparent pour le mois prochain : on parle beaucoup à New-York de celle de M. Seney. Malheureusement les collections de cet amateur sont composées d'œuvres pour le choix desquelles on paraît avoir accordé une attention beaucoup plus grande au nom dont elles sont signées qu'aux qualités des œuvres elles-mêmes. Erreur désastreuse, que nous regrettons de voir commettre par nombre d'amateurs américains dont les soi-disant collections n'auront de valeur que comme étiquettes.

A Boston, où l'on avait exposé l'*Angelus* au milieu d'une collection de tableaux de Verechtchaguine, le beau Delacroix la *Chasse aux lions* a succédé au chef-d'œuvre de Millet. Etrange exposition que celle où l'on confond ainsi la vraie peinture avec les elucubrations d'un art, qui n'a rien de commun avec l'art sérieux et dont Verechtchaguine nous donne un si triste exemple. Les compositions d'un artiste, qui n'est pas maladroit, peuvent être intéressantes pour la foule qui court aux ménageries et aux œuvres où le sujet, souvent d'un intérêt douteux, émeut plus ou moins la fibre dramatique latente des admirateurs du gros mélodrame, mais nous protestons contre cette exhibition de bêtes curieuses, comme étant inutiles à l'art et, dans le cas actuel, offensantes pour la mémoire de Millet. Diminuée par la spéculation dont cette œuvre fut l'objet, l'*Angelus*, nous pouvons le dire, n'a pas été apprécié en Amérique, où fort peu d'amateurs ont ressenti une émotion sincère devant ce tableau, dont le prix exagéré fut la raison principale du retentissement qui se fit autour d'une œuvre, belle encore, mais qui, au point de vue de la couleur, a perdu quelques-unes de ses qualités depuis une quinzaine d'années.

L'aspect de l'*Angelus* s'est modifié et ne présente plus toutes les beautés qu'avait ce tableau lorsqu'il était plus récent, et lors de son exposition dans les galeries Durand-Ruel, où néanmoins il resta trois ans sans trouver un acquéreur.

D'ailleurs, il serait dérisoire de constater le moindre effort, la plus légère manifestation d'art dans cette société ayant pour titre *American Art Association*.

En France, où l'on se paye de mots, où souvent on juge les gens à la mine, l'*Art Association* a passé, depuis l'acquisition de l'*Angelus* pour l'expression la plus hardie, la plus neuve du goût en Amérique. Il n'en est rien. L'*Art Association* est la réunion de trois marchands que le *puffisme* attire bien plus que les intérêts réels des artistes et le souci de mettre à leur vraie place les productions de l'art sérieux.

Cette façon d'agir, qui permet qu'une œuvre de Millet et de Delacroix ensuite, soit exposée à la promiscuité des peintures de M. Verechtchaguine, en est une preuve suffisante.

Chez Doll et Richards, à Boston, exposition des photographies de Braun d'après les principaux tableaux des musées d'Europe. Nous n'insisterons pas sur les mérites de ces reproductions, tant il est reconnu que la Maison Braun a réussi au delà de tout ce qu'il pouvait être demandé en fait d'interprétation rigoureusement exacte des chefs-d'œuvre de la peinture, non-seulement pour le dessin, mais même pour la couleur et les tonalités de valeur différente.

C.-M. WHITE.

COURRIER D'ANGLETERRE :

Une exposition du plus grand intérêt artistique, comprenant des tableaux anciens des principales écoles et une exposition rétrospective d'art anglais, est ouverte depuis le 5 janvier, organisée dans Burlington House par les soins de la *Royal Academy*.

L'école hollandaise est brillamment représentée à cette exposition, qui ne compte pas moins de cinq tableaux de Frans Hals, tous de premier ordre, notamment le célèbre tableau de la galerie Secrétan : *L'Homme à la Canne*; le *portrait* de Jan van Loo, colonel des archers de Saint-Georges; et, de la collection Guinness, le *portrait* de Pierre van den Broecke.

Nous remarquons encore, dans la salle des maîtres hollandais, une joyeuse *Kermesse* de Jean Steen, provenant de Buckingham Palace, et gracieusement prêtée par la reine d'Angleterre ainsi que la *Lettre*, de Terburg, et un splendide Pieter de Hooghe : *les Joueurs de Cartes*. Puis le célèbre tableau de Van der Meer, de Delft : *la jeune Fille et le Soldat*; d'Albert Cuyp, une *Vue sur la Meuse*; un de Jongh : *Vue de London-Bridge en 1630*; une *Cascade*, de Jakob van Ruysdaël.

Téniers est représenté par deux tableaux d'une note très différente : largeur et gaieté expansive dans la *Danse dans une Grange*; minutie et talent de sévère analyste dans l'*Intérieur d'une Boucherie*, où le maître peint un veau fraîchement égorgé étalant boyaux et tripes.

Puis viennent s'ajouter à ces œuvres importantes nombre de beaux Van Goyen, Van Ostade, Hobbema, Metz, Van der Heyden et Jan Both.

Velasquez, dans la salle réservée aux maîtres espagnols et italiens, nous apparaît en toute sa splendeur dans le *portrait* de l'infante Marie-Thérèse, de beaucoup supérieur aux deux autres œuvres du maître : *portrait équestre* de Gaspard de Guzman et *portrait* de Philippe IV d'Espagne, l'un des vingt-trois portraits de ce monarque attribués par l'histoire à Velasquez. Puis des vues de Venise, de Guardi, des Canaletto et un Moroni comparable à un beau Velasquez. Murillo est représenté par un tableau d'une vigueur que l'on ne rencontre pas toujours chez ce maître : *la Foi élevant l'Eucharistie*.

Les écoles italienne ancienne et flamande constituent une salle très belle où se rencontrent des Botticelli, des Bellini, des Mantegna, à côté des Lucas van Leyden et des Hugo van der Goes.

Parmi les meilleures des œuvres de l'école anglaise, il faut citer le *portrait* de James Christie, par Gainsborough; la *Contemplation*, de Joshua Reynolds; deux délicats *portraits* de Romney : Lady Edward Cavendish Bentinck et Mistress Powys; trois Turner, dont un, *les Naufrageurs*, est célèbre; des études vigoureuses de Crome et des Bonington de premier ordre.

La *Royal Academy* obtiendra un succès mérité par l'exposition remarquable dont nous venons d'énumérer quelques richesses. Elle s'est montrée généreuse pour les artistes contemporains en adjoignant à cette exposition une salle réservée à l'exposition d'œuvres des principaux aquarrellistes anglais, tels que David Cox, Turner, William Hunt.

La ville de Londres vient d'être enrichie d'un nouveau musée dû à la munificence de M. Horniman. A l'occasion des fêtes de Noël, ce riche amateur a offert à l'admiration des habitants de Londres-Sud, ses collections évaluées à 1,200,000 francs, comprenant de superbes spécimens d'art antique, européen, égyptien, chinois et japonais; beaucoup d'objets intéressants pour l'étude de l'art industriel, notamment un mobilier de l'époque de la reine Elisabeth; une riche collection d'objets égyptiens, et des collections ethnographiques et zoologiques.

Le musée Horniman, situé à Surrey House, Forest Hill, contient vingt-quatre salles ouvertes au public après l'ouverture présidée par sir Morell Mackenzie.

COURRIER D'ITALIE :

La promotion de M. Giosué Carducci au rang de *senatore del regno* a provoqué quelque étonnement. Un peu de bruit s'est fait autour de ce poète qui compte parmi les plus grands, et d'avance ont été commentés les actes de la nouvelle et difficile carrière politique que cet avènement date pour lui.

Le *Figaro*, dans un récent article, s'est fait l'interprète étranger de ces rumeurs nationales; très bienveillantes, ces quelques lignes ont été favorablement accueillies en Italie; mais certaines phrases, — ici où les œuvres et la personnalité de M. Carducci sont notoires — ne pouvaient qu'exciter un demi-sourire. Telle celle-ci : « La reine savait par cœur plusieurs des odes de Carducci; le poète apprit un jour qu'elle avait récité à M. Zanardelli celle sur la victoire de Brescia ».

Celui qui n'a pas lu les œuvres du maître pourrait penser à quelque bataille gagnée, — probablement la victoire remportée en 1439 par les Milanais sur Piccinino et les Vénitiens. — Rien de pareil. Il est sans doute question de cette ode à la *Victoire* écrite, suivant le titre, *parmi les ruines du temple de Vespasien à Brescia*, à l'occasion d'un bronze antique.

Les œuvres de M. Carducci sont donc d'un accès assez difficile pour qu'on parle de lui sans l'avoir lu.

Le bronze dont il s'agit est des plus intéressants, mais, plutôt que de le décrire, le voici tout entier aux vers du poète.

« Agitas-tu, vierge divine, ton aile favorable
sur les casques baissés des peltastes
qui, appuyés du genou contre le bouclier,
attendaient, la lance en arrêt ?

Ou bien volas-tu, précédant les aigles,
devant la houle des soldats marsees,
repoussant de ton éclat merveilleux
les hennissants coursiers des Parthes ?

Les ailes maintenant repliées,
et la jambe fièrement cambrée sur un casque
de vaincu, quel nom de capitaine victorieux
graves-tu sur le bouclier ?

Est-ce d'un archonte qui, sur les despotes,
glorifia les saintes lois des libres ?
d'un consul qui propagea
le nom, la puissance et la terreur de l'empire ?

Je voudrais te voir sur les Alpes, splendide
parmi les tempêtes, proclamant dans les siècles :
« O peuples ! l'Italie est ici venue,
vengeant son nom et le droit ».

Mais Lydia, des tristes fleurs
qu'octobre épanouit sur les ruines romaines,
te tresse une pieuse couronne,
et, la déposant, suave, à tes pieds :

A quoi donc — dit-elle — pensas-tu
ô vierge, là, sous la terre humide,
tant d'années ? Entendis-tu
les chevaux d'Allemagne sur ta tête grecque ?

Je l'entendis, répond la déesse éclatante,
car je suis la gloire hellénique,
je suis la force du Latium
qui vit pour les temps dans le bronze.

Heureuse du hasard, Brescia me recueillit,
Brescia la forte, Brescia la belliqueuse
Brescia la lionne italienne
abreuvée du sang ennemi ».

Avec le beau geste de la statue aux ailes repliées qui, sur le bouclier grave un nom de guerre, ces vers disent tout Carducci : âpre, hautain, batailleur dans la vie; énergique, précis, musical dans son art; lyrique par le cri et parfois par l'amour.

TH. PR.

LA CÉRAMIQUE

ÉTATS PONTIFICAUX. — ROYAUME DE NAPLES.
— VENISE. — GENES ET LA SARDAIGNE

CINQUIÈME RÉGION. — DERUTA. — Pendant la première moitié du *xv^e* siècle, les États Pontificaux restèrent à peu près étrangers au grand mouvement de la Renaissance italienne. Aux prises avec les graves difficultés soulevées par le schisme d'Occident, les papes qui se succédaient à Rome n'avaient guère le loisir de s'occuper d'art; mais dès que la paix fut rétablie dans l'Eglise, par l'abdication de Félix V à Bâle, en 1449, Nicolas V et ses successeurs, préoccupés de cet état d'infériorité artistique, s'appliquèrent à y remédier : c'est sans doute à ces dispositions qu'il faut attribuer la création de la fabrique de Deruta.

Quelques auteurs lui donnent comme fondateur Agostino di Duccio, élève de Luca della Robbia. — Nous ne saurions partager cette opinion; il est indéniable que Deruta découle de Pesaro : ce sont les mêmes procédés de fabrication, l'ornementation et la décoration partent des mêmes principes; or, Agostino di Duccio n'a jamais travaillé à Pesaro, d'une part, et, de l'autre, il nous semble que s'il eût été le chef de la fabrique de Deruta, il n'aurait pas manqué, lui, artiste comme Georges Andreoli, et son émule à juste titre, de l'imiter en adoptant une marque pour Deruta comme Andreoli l'avait fait pour Gubbio, et il ne se serait certainement pas condamné à un humiliant anonymat.

Nous venons de dire que la fabrication de Deruta procédait directement de Pesaro; elle s'attacha plus particulièrement, en effet, au genre à reflets métalliques : c'est d'ailleurs le seul genre qui lui vait d'être classée parmi les grandes fabriques, car ses majoliques ordinaires ne sauraient attirer l'attention du collectionneur, tant elles sont défectueuses à tous les points de vue. —

Les pièces à reflets métalliques diffèrent de celles de Pesaro par une coloration beaucoup plus violente et plus heurtée : on sent que c'est un effet recherché; c'est ce qui rend principalement toute confusion impossible entre les produits des deux fabriques; de plus, s'il est juste de reconnaître à Deruta une qualité maîtresse, la correction du dessin, il faut, par contre, lui dénier tout style : c'est encore une caractéristique des plus utiles au service du collectionneur.

couvrent les murs d'expositions de leurs redites, qu'ils illusionnent les spectateurs par les exercices de virtuosité de talents qui travaillent à vide. S'ils ne peuvent faire ce qu'ont fait leurs prédécesseurs, s'ils ne peuvent concentrer une conception de l'univers dans un art solitaire, qu'ils se livrent donc aux occupations sociales qui les réclament.

★

Ce sera là, probablement, le sens des conseils donnés par Eugène Carrière aux élèves en rupture de ban. Il sera le directeur des Beaux-Arts qui supprime la direction des Beaux-Arts, le professeur qui supprime le professorat. Il sera, je pense, d'une ironie impitoyable pour ceux qui imiteraient ses œuvres à lui, et qui voudraient entrer dans l'atmosphère de ses tableaux sans en avoir la compréhension, que nul autre que lui ne peut avoir. Il achèvera la mise en liberté de ces désireux d'indépendance. La manifestation pourra devenir ainsi très importante. Il y aura eu, en nos années de bureaucratie, de protection administrative, d'encouragement officiel, des élèves suffisamment incorporés dans le personnel de la Centrale des Beaux-Arts, qui auront refusé tous les avantages offerts à ses matriculés par le pénitencier d'Etat. Ils auront renoncé aux récompenses des heures de cellule, aux distinctions qui vont aux enfermés bien pensants, à l'honorable déportation dans la colonie de Rome, aux agréments qui accompagnent la surveillance de haute police idéaliste pendant toute la vie. Ils ont tiré leur révérence à ceux qui détiennent les cimaises et qui distribuent les commandes pour les mairies et pour les églises. Ils ont voulu marcher par les routes qui leur plaisent, regarder des horizons et des visages ailleurs que dans les musées, respirer le doux air du dehors. Bon courage et bon voyage!

GUSTAVE GEFFROY.

NOS CORRESPONDANTS

COURRIER D'AMÉRIQUE :

Voici quelques détails sur l'exposition de l'Union League-Club que vous avez annoncée dans le dernier numéro de l'Art dans les Deux Mondes.

Sans parler de la remarquable collection de manuscrits et de missels enluminés, que MM. Brayton Ives, Andrews et Avery ont prêtée pour cette exposition, nous dirons que douze chefs-d'œuvre des anciens maîtres hollandais et anglais, de Rembrandt, Reynolds et Gainsborough, y sont fort admirés. Citons : la *Fête de Saint Jean-Baptiste*, par Rembrandt, datée 1632, trois beaux Téniers, et une belle toile de Van Goyen, un Frans Hals, le *Marchand de Harengs*, de la collection Beurnonville, exposé par M. Schaus.

Mais ce sont incontestablement les trois tableaux prêtés à l'Union League-Club par MM. Durand-Ruel qui constituent pour les vrais amateurs de peinture l'attrait principal de cette exposition.

Le *Portrait de vieille femme*, de Rembrandt, que l'on suppose être celui de la mère de l'artiste, provenant des collections Demidoff et Narischkine, nous représente une femme âgée, en robe de satin bordée de fourrure, portant un bonnet et une collerette. On ne sait ce qui, dans ce tableau, retient et fixe le plus l'admiration : l'expression de la tête, bienveillante et aimable, malgré les nombreuses rides dont la face est sillonnée, ou bien les mains, étudiées comme Rembrandt seul pouvait le faire, exprimant dans les doigts croisés le caractère reposé et paisible indiqué déjà par les traits de la vieille dame.

Le second tableau que cette exposition doit à M. Durand-Ruel, *David et Saül*, est également de Rembrandt, mais de sa dernière manière, alors que l'artiste recherchait moins le détail que les grands effets de clair-obscur. Le roi Saül écoutant David, qui joue de la harpe devant lui, tel est le sujet de cette œuvre magistrale, d'une grande simplicité si l'on considère le sujet et les modèles dont s'est servi Rembrandt, mais d'une richesse de couleur, d'une chaleur de ton et d'une largeur d'exécution absolument uniques.

La troisième merveille, dont il nous reste à parler, est le *Verre de limonade*, de Terburg, tableau charmant qui provient de la collection Narischkine, caractérisant bien le peintre de la dame hollandaise de

l'époque, aux jolies robes de satin. Le *Verre de limonade* nous représente un cavalier préparant une limonade dans un verre que lui tend une dame assise; un Terburg aussi beau qu'aucun musée de l'Europe nous en peut montrer.

Vos lecteurs n'auront pas oublié le talent sympathique d'Alexandre Harrison, dont Paris a déjà apprécié les tableaux, de couleur vibrante, d'une atmosphère très bien rendue. Cet artiste expose des œuvres très personnelles dans les locaux de *American Art Galleries*.

Les ventes de tableaux se préparent pour le mois prochain : on parle beaucoup à New-York de celle de M. Seney. Malheureusement les collections de cet amateur sont composées d'œuvres pour le choix desquelles on paraît avoir accordé une attention beaucoup plus grande au nom dont elles sont signées qu'aux qualités des œuvres elles-mêmes. Erreur désastreuse, que nous regrettons de voir commettre par nombre d'amateurs américains dont les soi-disant collections n'auront de valeur que comme étiquettes.

A Boston, où l'on avait exposé l'*Angelus* au milieu d'une collection de tableaux de Verechtchaguine, le beau Delacroix la *Chasse aux lions* a succédé au chef-d'œuvre de Millet. Etrange exposition que celle où l'on confond ainsi la vraie peinture avec les élucubrations d'un art, qui n'a rien de commun avec l'art sérieux et dont Verechtchaguine nous donne un si triste exemple. Les compositions d'un artiste, qui n'est pas maladroit, peuvent être intéressantes pour la foule qui court aux ménageries et aux œuvres où le sujet, souvent d'un intérêt douteux, émoustille plus ou moins la fibre dramatique latente des admirateurs du gros mélodrame. mais nous protestons contre cette exhibition de bêtes curieuses, comme étant inutiles à l'art et, dans le cas actuel, offensantes pour la mémoire de Millet. Diminuée par la spéculation dont cette œuvre fut l'objet, l'*Angelus*, nous pouvons le dire, n'a pas été apprécié en Amérique, où fort peu d'amateurs ont ressenti une émotion sincère devant ce tableau, dont le prix exagéré fut la raison principale du retentissement qui se fit autour d'une œuvre, belle encore, mais qui, au point de vue de la couleur, a perdu quelques-unes de ses qualités depuis une quinzaine d'années.

L'aspect de l'*Angelus* s'est modifié et ne présente plus toutes les beautés qu'avait ce tableau lorsqu'il était plus récent, et lors de son exposition dans les galeries Durand-Ruel, où néanmoins il resta trois ans sans trouver un acquéreur.

D'ailleurs, il serait dérisoire de constater le moindre effort, la plus légère manifestation d'art dans cette société ayant pour titre *American Art Association*.

En France, où l'on se paye de mots, où souvent on juge les gens à la mine, l'*Art Association* a passé, depuis l'acquisition de l'*Angelus* pour l'expression la plus hardie, la plus neuve du goût en Amérique. Il n'en est rien. L'*Art Association* est la réunion de trois marchands que le *puffisme* attire bien plus que les intérêts réels des artistes et le souci de mettre à leur vraie place les productions de l'art sérieux.

Cette façon d'agir, qui permet qu'une œuvre de Millet et de Delacroix ensuite, soit exposée à la promiscuité des peintures de M. Verechtchaguine, en est une preuve suffisante.

Chez Doll et Richards, à Boston, exposition des photographies de Braun d'après les principaux tableaux des musées d'Europe. Nous n'insisterons pas sur les mérites de ces reproductions, tant il est reconnu que la Maison B aun a réussi au delà de tout ce qu'il pouvait être demandé en fait d'interprétation rigoureusement exacte des chefs-d'œuvre de la peinture, non-seulement pour le dessin, mais même pour la couleur et les tonalités de valeur différente.

C.-M. WHITE.

COURRIER D'ANGLETERRE :

Une exposition du plus grand intérêt artistique, comprenant des tableaux anciens des principales écoles et une exposition rétrospective d'art anglais, est ouverte depuis le 5 janvier, organisée dans Burlington House par les soins de la *Royal Academy*.

L'école hollandaise est brillamment représentée à cette exposition, qui ne compte pas moins de cinq tableaux de Frans Hals, tous de premier ordre, notamment le célèbre tableau de la galerie Secrétan : *L'Homme à la Canne*; le *portrait* de Jan van Loo, colonel des archers de Saint-Georges; et, de la collection Guinness, le *portrait* de Pierre van den Broecke.

Nous remarquons encore, dans la salle des maîtres hollandais, une joyeuse *Kermesse* de Jean Steen, provenant de Buckingham Palace, et gracieusement prêtée par la reine d'Angleterre ainsi que la *Lettre*, de Terburg, et un splendide Pieter de Hooghe : *les Joueurs de Cartes*. Puis le célèbre tableau de Van der Meer, de Delft : *la jeune Fille et le Soldat*; d'Albert Cuyp, une *Vue sur la Meuse*; un de Jongh : *Vue de London-Bridge en 1630*; une *Cascade*, de Jakob van Ruysdaël.

Téniers est représenté par deux tableaux d'une note très différente : largeur et gaieté expansive dans la *Danse dans une Grange*; minutie et talent de sévère analyste dans l'*Intérieur d'une Boucherie*, où le maître peint un veau fraîchement égorgé étalant boyaux et tripes.

Puis viennent s'ajouter à ces œuvres importantes nombre de beaux Van Goyen, Van Ostade, Hobbema, Metz, Van der Heyden et Jan Both.

Velasquez, dans la salle réservée aux maîtres espagnols et italiens, nous apparaît en toute sa splendeur dans le *portrait* de l'infante Marie-Thérèse, de beaucoup supérieur aux deux autres œuvres du maître : *portrait équestre* de Gaspard de Guzman et *portrait* de Philippe IV d'Espagne, l'un des vingt-trois portraits de ce monarque attribués par l'histoire à Velasquez. Puis des vues de Venise, de Guardi, des Canaletto et un Moroni comparable à un beau Velasquez. Murillo est représenté par un tableau d'une vigueur que l'on ne rencontre pas toujours chez ce maître : *la Foi élevant l'Eucharistie*.

Les écoles italienne ancienne et flamande constituent une salle très belle où se rencontrent des Botticelli, des Bellini, des Mantegna, à côté des Lucas van Leyden et des Hugo van der Goes.

Parmi les meilleures des œuvres de l'école anglaise, il faut citer le *portrait* de James Christie, par Gainsborough; la *Contemplation*, de Joshua Reynolds; deux délicats *portraits* de Romney : Lady Edward Cavendish Bentinck et Mistress Powys; trois Turner, dont un, *les Naufrageurs*, est célèbre; des études vigoureuses de Crome et des Bonington de premier ordre.

La *Royal Academy* obtiendra un succès mérité par l'exposition remarquable dont nous venons d'énumérer quelques richesses. Elle s'est montrée généreuse pour les artistes contemporains en adjoignant à cette exposition une salle réservée à l'exposition d'œuvres des principaux aquarrellistes anglais, tels que David Cox, Turner, William Hunt.

La ville de Londres vient d'être enrichie d'un nouveau musée dû à la munificence de M. Horniman. A l'occasion des fêtes de Noël, ce riche amateur a offert à l'admiration des habitants de Londres-Sud, ses collections évaluées à 1,200,000 francs, comprenant de superbes spécimens d'art antique, européen, égyptien, chinois et japonais; beaucoup d'objets intéressants pour l'étude de l'art industriel, notamment un mobilier de l'époque de la reine Elisabeth; une riche collection d'objets égyptiens, et des collections ethnographiques et zoologiques.

Le musée Horniman, situé à Surrey House, Forest Hill, contient vingt-quatre salles ouvertes au public après l'ouverture présidée par sir Morell Mackenzie.

COURRIER D'ITALIE :

La promotion de M. Giosué Carducci au rang de *senatore del regno* a provoqué quelque étonnement. Un peu de bruit s'est fait autour de ce poète qui compte parmi les plus grands, et d'avance ont été commentés les actes de la nouvelle et difficile carrière politique que cet avènement date pour lui.

Le *Figaro*, dans un récent article, s'est fait l'interprète étranger de ces rumeurs nationales; très bienveillantes, ces quelques lignes ont été favorablement accueillies en Italie; mais certaines phrases, — ici où les œuvres et la personnalité de M. Carducci sont notoires — ne pouvaient qu'exciter un demi-sourire. Telle celle-ci : « La reine savait par cœur plusieurs des odes de Carducci; le poète apprit un jour qu'elle avait récité à M. Zanardelli celle sur la victoire de Brescia ».

Celui qui n'a pas lu les œuvres du maître pourrait penser à quelque bataille gagnée, — probablement la victoire remportée en 1439 par les Milanais sur Piccinino et les Vénitiens. — Rien de pareil. Il est sans doute question de cette ode à la *Victoire* écrite, suivant le titre, *parmi les ruines du temple de Vespasien à Brescia*, à l'occasion d'un bronze antique.

Les œuvres de M. Carducci sont donc d'un accès assez difficile pour qu'on parle de lui sans l'avoir lu.

Le bronze dont il s'agit est des plus intéressants, mais, plutôt que de le décrire, le voici tout entier aux vers du poète.

« Agitas-tu, vierge divine, ton aile favorable
sur les casques baissés des peltastes
qui, appuyés du genou contre le bouclier,
attendaient, la lance en arrêt ?

Ou bien volas-tu, précédant les aigles,
devant la houle des soldats marse,
repoussant de ton éclat merveilleux
les hennissants coursiers des Parthes ?

Les ailes maintenant repliées,
et la jambe fièrement cambrée sur un casque
de vaincu, quel nom de capitaine victorieux
gravés-tu sur le bouclier ?

Est-ce d'un archonte qui, sur les despotes,
glorifia les saintes lois des libres ?
d'un consul qui propagea
le nom, la puissance et la terreur de l'empire ?

Je voudrais te voir sur les Alpes, splendide
parmi les tempêtes, proclamant dans les siècles :
« O peuples ! l'Italie est ici venue,
vengeant son nom et le droit ».

Mais Lydia, des tristes fleurs
qu'octobre épanouit sur les ruines romaines,
te tresse une pieuse couronne,
et, la déposant, suave, à tes pieds :

A quoi donc — dit-elle — pensas-tu
ô vierge, là, sous la terre humide,
tant d'années ? Entendis-tu
les chevaux d'Allemagne sur ta tête grecque ?

Je l'entendis, répond la déesse éclatante,
car je suis la gloire hellénique,
je suis la force du Latium
qui vit pour les temps dans le bronze.

Heureuse du hasard, Brescia me recueillit,
Brescia la forte, Brescia la belliqueuse
Brescia la lionne italienne
abreuvée du sang ennemi ».

Avec le beau geste de la statue aux ailes repliées qui, sur le bouclier grave un nom de guerre, ces vers disent tout Carducci : âpre, hautain, batailleur dans la vie; énergique, précis, musical dans son art; lyrique par le cri et parfois par l'amour.

TH. PR.

LA CÉRAMIQUE

ÉTATS PONTIFICAUX. — ROYAUME DE NAPLES.
— VENISE. — GENES ET LA SARDAIGNE

CINQUIÈME RÉGION. — DERUTA. — Pendant la première moitié du *xv^e* siècle, les États Pontificaux restèrent à peu près étrangers au grand mouvement de la Renaissance italienne. Aux prises avec les graves difficultés soulevées par le schisme d'Occident, les papes qui se succédaient à Rome n'avaient guère le loisir de s'occuper d'art; mais dès que la paix fut rétablie dans l'Eglise, par l'abdication de Félix V à Bâle, en 1449, Nicolas V et ses successeurs, préoccupés de cet état d'infériorité artistique, s'appliquèrent à y remédier : c'est sans doute à ces dispositions qu'il faut attribuer la création de la fabrique de Deruta.

Quelques auteurs lui donnent comme fondateur Agostino di Duccio, élève de Luca della Robbia. — Nous ne saurions partager cette opinion; il est indéniable que Deruta découle de Pesaro : ce sont les mêmes procédés de fabrication, l'ornementation et la décoration partent des mêmes principes; or, Agostino di Duccio n'a jamais travaillé à Pesaro, d'une part, et, de l'autre, il nous semble que s'il eût été le chef de la fabrique de Deruta, il n'aurait pas manqué, lui, artiste comme Georges Andreoli, et son émule à juste titre, de l'imiter en adoptant une marque pour Deruta comme Andreoli l'avait fait pour Gubbio, et il ne se serait certainement pas condamné à un humiliant anonymat.

Nous venons de dire que la fabrication de Deruta procédait directement de Pesaro; elle s'attacha plus particulièrement, en effet, au genre à reflets métalliques : c'est d'ailleurs le seul genre qui lui vait d'être classée parmi les grandes fabriques, car ses majoliques ordinaires ne sauraient attirer l'attention du collectionneur, tant elles sont défectueuses à tous les points de vue.

Les pièces à reflets métalliques diffèrent de celles de Pesaro par une coloration beaucoup plus violente et plus heurtée : on sent que c'est un effet recherché; c'est ce qui rend principalement toute confusion impossible entre les produits des deux fabriques; de plus, s'il est juste de reconnaître à Deruta une qualité maîtresse, la correction du dessin, il faut, par contre, lui dénier tout style : c'est encore une caractéristique des plus utiles au service du collectionneur.

Aucun artiste ne se révéla à Deruta. Les pièces à reflets métalliques sont très rarement signées; quant aux autres produits dont nous signalons plus haut l'infériorité, et dont par conséquent nous n'avons pas à nous occuper, ils portent ordinairement la marque « El Frate ».

Est-ce une marque collective de moines céramistes ou une preuve individuelle d'humilité chrétienne, l'avenir en décidera peut-être, mais ce sera vraisemblablement d'une façon tout accidentelle, car, vu la faiblesse de ces ouvrages, la question nous paraît d'un trop minime intérêt pour fixer l'attention d'un érudit. Quant à nous, nous mentionnons cette marque, plutôt pour engager les amateurs novices à ne pas trop s'y arrêter.

Nous allons passer à l'examen des autres régions, mais les fabriques qu'elles ont renfermées, ou ne nous ont laissé qu'un nombre très limité de spécimens, ou leurs produits sont d'une infériorité artistique notoire: aussi nous y arrêterons-nous à peine. Deruta, selon nous, clôt, au point de vue de la collection privée, la liste des grandes fabriques, brillamment ouverte par Caffagiolo qui, dans leur ensemble, représentent le véritable noyau de l'œuvre céramique de la Renaissance italienne.

Les quatre dernières régions sont: le ROYAUME DE NAPLES, la VÉNÉTIE, GÈNES et la SARDAIGNE. — Une grande obscurité règne sur les fabriques du royaume de Naples; vu le petit nombre des pièces parvenues jusqu'à nous, une étude approfondie n'est guère possible et c'est absolument regrettable, car par l'élégance des formes, la finesse du dessin et la délicatesse de l'ornementation, les rares spécimens connus prouvent que la fabrication napolitaine n'était pas inférieure à celle des autres régions de l'Italie.

Les deux fabriques principales furent Naples et Castelli; leurs produits sont surtout décoratifs: on peut citer de grands vases en camaïeu bleu rehaussé de noir à sujets religieux. — Comme marque, on retrouve presque toujours la couronne fermée et radiée accompagnée quelquefois d'une palme ou d'une étoile et surmontant des initiales.

VENISE. — Ce que nous venons de dire pour Naples, il nous faut le répéter pour Venise: cette fabrique n'est connue que depuis fort peu de temps et, jusqu'aux savantes recherches du marquis Camperi, ses produits étaient mal classés dans les collections: on ne voulait pas admettre que Venise ait fabriqué des majoliques et cependant dans certaines parties de son histoire on pouvait trouver de grandes présomptions à cet égard.

Dans les Archives du Conseil des Dix. — Registre mixte — on peut relever plusieurs délibérations prises sur l'envoi d'ambassades et de présents à différents souverains: or ces présents se composaient d'étoffes précieuses tissées à Venise, de verreries de Murano et de vases richement décorés, et il est peu supposable que les Vénitiens étant assez riches par eux-mêmes se soient adressés à des étrangers et aient fait venir spécialement des majoliques de Caffagiolo ou de Ferrare pour les envoyer à Charles-Quint ou au Soudan d'Égypte.

Le genre de Venise est, à peu de chose près, celui de Ferrare dont elle utilisa savamment le blanc laiteux. — Les marques les plus répandues représentent un grappin ou des hameçons entrelacés de lettres majuscules.

GÈNES. — Dans cet état nous n'avons que deux centres de fabrication à citer: Savone et Albissola. — Ces fabriques se livrèrent bien plus au commerce qu'à l'art; cependant on peut encore retrouver quelques pièces, toujours en camaïeu bleu, et facilement reconnaissables par leur tonalité un peu éteinte. La marque la plus répandue est un écusson surmonté d'une couronne.

Enfin, en Sardaigne, on a relevé la preuve de l'existence de plusieurs fabriques, entr'autres une à Turin; mais nous ne connaissons guère de pièces de cette fabrication antérieures à la seconde moitié du XVII^e siècle: on ne saurait donc les admettre dans la Renaissance italienne.

GEO. NICOLET.

ÉCHOS

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — A la suite des incidents qui se sont produits à l'École des Beaux-Arts, le conseil supérieur de cette école vient de préparer un projet contenant des dispositions nouvelles.

Ce projet sera soumis à l'approbation du ministre.

D'après ces dispositions, la liste d'appel de chaque atelier particulier serait dressée dans l'ordre suivant: 1^o élèves récompensés; 2^o élèves admis au concours officiel d'entrée, dit des placés; 3^o élèves simplement agréés par le professeur. L'insubordination, l'incapacité, ou les absences trop fréquentes entraîneraient l'exclusion temporaire ou complète.

En outre, l'administration de l'école est d'avis d'exercer à l'avenir un contrôle sur la gestion de la masse, limitée à la somme strictement indispensable, pour subvenir aux menus frais communs, tabourcts, chevaux, savon noir, etc.

C'est toujours un peu la férule qui se montre dans les termes de ce projet nouveau. L'École des Beaux-Arts n'est pas un collège, que diable! et le professeur n'est pas un pion chargé d'enregistrer les absences et les insubordinations. Quant à l'incapacité, comment pourrait-elle être, puisque l'élève devra avoir été ou récompensé, ou admis au concours officiel ou agréé par le professeur. On fait tacitement à ce dernier l'injure de supposer qu'il pourrait agréer des incapables.

Les règlements ont cela de particulier que plus on les réforme, plus ils sont excessifs et vexatoires; ils étouffent l'initiative, gênent la liberté du travail, transforment les écoles en de petites casernes et finalement provoquent des désertions comme celle dont parle plus haut notre collaborateur Geoffroy.

AU LUXEMBOURG. — Le musée du Luxembourg qui n'était composé exclusivement que d'œuvres de peinture et de sculpture, a été complété, on se le rappelle, par l'adjonction de deux collections remarquables de médailles de MM. Chaplain et Roty.

Les vitrines destinées à recevoir les pièces de ces collections viennent d'être mises en place et, en attendant qu'on puisse disposer d'une salle spéciale, elles resteront au milieu de la section de sculpture du musée, à droite et à gauche en entrant.

Les médailles de Chaplain comprennent, entre autres, des portraits de Baudry, Cabanel, Jules Simon, Elie Delaunay, Meissonier, J.-P. Laurens, d'une exécution remarquable, mais il faut mettre en première ligne le portrait de Marthe Heusey, et aussi 1^o revers de la médaille frappée en l'honneur du duc d'Aumale, au moment du don qu'il fit à l'Institut de France, le 25 octobre 1886, du superbe château de Chantilly.

D'un plus grand caractère et d'un sentiment artistique plus élevé, sont toutefois les médailles de Roty. Ce sont d'abord, les figures de la médaille frappée à l'occasion de l'ouverture de la ligne d'Alger à Constantine; ensuite, les deux très beaux portraits de son père, J.-B. Roty et sa mère, Elisabeth-Virginie; mais surtout les portraits de Pierre et Caroline Boulanger, d'une exécution admirable. Très jolie médaille également, celle du Club Alpin: la face de la médaille représentant la République n'est pas très heureuse, mais le revers: la prospérité dans la paix, est une composition traitée dans un très joli sentiment et avec une grande simplicité.

L'ACTE DE HAUTE LIBÉRALITÉ. — M. Chauchard, dont le nom se trouve mêlé depuis longtemps à toutes les manifestations de la charité, et qui donne cet exemple malheureusement trop rare d'un homme qui, jouissant d'une immense fortune, recherche les occasions de lui donner une destination noblement utile, vient de prendre une décision qui l'honore grandement et lui mérite la reconnaissance de tous les membres de la Société des gens de lettres.

M. Ernest Hamel, président de la Société, a été informé par M. Chauchard que, toute sa vie durant, une somme de 10,000 francs serait versée chaque année par lui pour être employée en prix, allocations et secours à délivrer aux membres de la Société.

La générosité du donateur s'étend même à l'année qui vient de finir et pour laquelle 10,000 francs ont été remis entre les mains du président.

Une commission a été nommée immédiatement qui va rédiger un projet qui sera soumis lundi au Comité de la Société des Gens de lettres. Celui-ci toutefois a déjà décidé à l'unanimité qu'un prix important portera le nom de prix Chauchard, perpétuant ainsi le nom d'un donateur magnifique qui rendait, il y a peu de temps l'*Angelus* à la France et qui donne aujourd'hui à notre pays une preuve nouvelle de sa générosité intelligente.

JEANNE D'ARC FOR EVER! — Quel enthousiasme pour la vierge de Domrémy! Il y a quelques années son nom revenait bien rarement sous les yeux du public. Aujourd'hui c'est une succession ininterrompue d'hommages; mais, reconnaissons-le en passant, aussi intéressés qu'empresés; ce sont des tragédies, des drames, des féeries, des pièces hippo-symphoniques, des érections de statues, des pèlerinages, des entreprises de tout genre pour s'illustrer la bourse des Français.

Aujourd'hui voilà la ville d'Épernay qui vient à la rescousse et qui ouvre un concours littéraire et artistique, exclusivement en l'honneur de l'héroïne.

La partie artistique comprendra des peintures sur toile, émaux, faïences, eaux-fortes, dessins à la plume, gouaches, fusains, ainsi que des sculptures, médaillons, statues, bas-reliefs. Le seul sujet imposé est la personification de Jeanne d'Arc.

On ne dit pas si le concours littéraire autorise le libretto d'opérette, car enfin, dans cette fin de siècle, il faut tout prévoir et un ému d'Offenbach pourrait bien avoir la prétention de mettre en musique les visions de Jeanne.

Ce concours original sera ouvert dans le mois de Janvier. Il est plus probable que la Compagnie de l'Est organisera des trains à prix réduits.

UN REMBRANDT A SAINT-RAPHAËL. — Un prêtre belge, actuellement retiré à Saint-Raphaël, possède un magnifique portrait de Rembrandt. Le maître flamand est représenté jeune encore et la toile, due au pinceau d'un des meilleurs élèves du grand peintre, a sans aucun doute été retouchée par lui-même. Des démarches sont faites actuellement auprès du possesseur pour obtenir l'exposition publique à Saint-Raphaël de ce portrait que notre correspondant dit être de toute beauté.

BIZET ET LE Journal de Bruxelles. — Nous ne pouvons résister à la tentation de recueillir pour nos lecteurs cette perle trouvée dans le *Journal de Bruxelles*. Un poète, croyons-nous, qui a dit quelque bien de la mer en des vers qui rappellent le rose des bonbons du confiseur, écrit ceci de Bizet :

« Pour les artistes, Bizet restera seulement un homme de joli talent qui a fait des accompagnements délicats pour l'*Arté-ienne*, deux œuvres médiocres qui sont la *Jolie fille de Perth* et les *Pêcheurs de perles*, et une partition colorée, pittoresque, vivante, qui s'appelle *Carmen*, coupée, suivant les vieilles formules, sans grande science harmonique et avec des motifs d'un goût douteux, comme cet air du toréador, si populaire, qui n'en est pas moins un simple pas redoublé . . . »

Ah ! quand les Belges s'y mettent ! M. Rodenbach dixit.

— Le *New-York Herald* du 28 décembre dernier consacrait un article biographique au peintre G. P. Healy, le portraitiste américain, qui habite Paris depuis de longues années et auquel on doit les portraits du roi de Roumanie, de Grant, Sherman, Sheridan, Blaine, Lord Lytton, Thiers, Jules Simon, et le portrait de M. Whielaw Reid, ministre des Etats-Unis à Paris. Ce portrait fut exposé au Salon de l'année dernière. Healy conserve dans son atelier une étude commencée en 1841 pour le portrait de Guizot, lequel est maintenant exposé dans la Corcoran Gallery de Washington.

— Au moment où les calendriers sont en faveur, nous regretterions de ne point signaler comme elles le méritent deux compositions artistiques de sérieuse valeur. L'une est un dessin de Bayard, représentant l'imprimerie et ses attributs, et dont une renommée porte au loin le nom des multiples et remarquables travaux ; dessin d'une grâce extrême et d'une ingéniosité particulière que l'artiste a exécuté pour le calendrier que la maison Lorilleux offre à sa clientèle.

L'autre est une eau-forte à la pointe sèche que le graveur Henry Somm vient de terminer pour un calendrier de 1891, qui se trouve chez les éditeurs Boussod-Valadon et Lemerre. Cette planche, d'une saveur toute spéciale, comporte plusieurs motifs dans lesquels le graveur habile a silhouetté, de façon ravissante, la Parisienne en ses coquetteries raffinées, en ses élégances si pleines d'une fantaisie qu'Henry Somm interprète avec tant de prestesse.

— Un arrêté du ministre de la Marine nomme M. l'ingénieur d'Argence, peintre de la marine.

— Nous apprenons avec regret que le sculpteur Aimé Millet, atteint de paralysie, est gravement malade.

— Dans quelques jours, notre collaborateur, M. le comte de Kératry, partira pour Saint-Petersbourg, chargé par le Gouvernement français d'une mission relative à la conclusion d'un traité pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

— L'atelier Bonnat qui avait été fermé, à la suite des incidents de l'école des Beaux-Arts, a été rouvert lundi matin.

Pas d'incidents.

— M. Eug. Muntz a ouvert mercredi dans l'hémicycle des Beaux-Arts, son cours d'esthétique et d'histoire de l'art et le continuera tous les mercredis, à deux heures et demie.

— Un Comité d'artistes et d'hommes de lettres vient de se former dans le but d'élever un monument au poète Hégésippe Moreau.

— Le vieux château de Louis XI, qui servait de caserne, et qui est une des curiosités de Dijon, va être démoli.

— M. Xavier Marmier lègue à la ville de Pontarlier toute sa bibliothèque qui compte plusieurs milliers de volumes.

— Une souscription est ouverte à Bourges en vue de l'érection d'un monument à la mémoire d'Émile Deschamps, dont le centenaire tombe cette année.

ETRANGER

ALLEMAGNE. — La collection des porcelaines du musée de Dresde vient de s'enrichir par l'acquisition des collections réunies par le Dr A. Spitzner. Cette riche collection d'anciennes porcelaines de Meissen a été achetée pour 113,000 francs et comprend 1,400 pièces, qui viendront s'ajouter aux pièces existant déjà au musée, au nombre de 16,000. L'époque de Böttger (1709) est richement représentée dans les nouvelles acquisitions ainsi que les premiers essais de porcelaine décorée faits à la célèbre manufacture. Ces derniers seront d'une grande utilité pour reconnaître les nombreuses falsifications faites à Vienne et à Venise.

Les époques de Kandler (1731), de Brühl (1739) sont représentées par plusieurs pièces richement décorées, et les pièces datées 1774 à 1814 marquent bien le déclin de la manufacture après l'époque où le rococo avait servi à tant de brillants motifs.

★

ANGLETERRE. — Le *Daily Chronicle* annonce que des démarches auraient été faites par le consulat français, auprès des autorités britanniques, pour sauver, s'il est possible, les tableaux de la galerie Rabelais dont un jugement ordonnait la destruction, mais la Constitution ne permet pas au gouvernement anglais d'intervenir dans cette affaire qui est soumise aux tribunaux.

Quant à la société de vigilance, on ne saurait guère espérer la fléchir. Cette société, dans son zèle puritain, menace les impresarios qu'elle vient déjà de faire condamner, de leur intenter une nouvelle action judiciaire, s'ils ne ferment immédiatement leur exposition de *Nana*, cette toile qui fut exhibée il y a quelques années à Paris.

★

ESPAGNE. — On se souvient du vol d'objets d'art et tableaux commis au préjudice de Pierre Bosch. Les objets volés, retrouvés à New-York et que le vapeur *Buenos-Ayres* ramène vers la Péninsule ibérique, sont :

Un calice en argent en deux morceaux ; un encensoir en argent ; huit crosses en argent ; un étendard orné de joyaux, en trois pièces ; deux icônes en ivoire ; deux vases d'argent ; deux coupes ; une chasuble ; quatre pièces réunies par des bordures de métal ; un tableau, travail ivoire.

Un paquet contenant cinq tableaux à l'huile : *El penitente*, de Fortuny ; *Una portada*, de Rivera ; *Fray Luis de Granada*, de Rivera ; *La Bacanal*, de Poncini ; *El obispo de Quito*, de Goya.

— L'Espagne a nommé le jury pour la section espagnole à l'Exposition internationale de Berlin qui ouvrira en mai 1891. M. Frédéric de Madrazo, directeur du musée national de Madrid, représentera à cette exposition le gouvernement espagnol. Le Cercle des Beaux-Arts a délégué M. D. Alexandre Ferrant et M. D. Manuel Dominguez pour la peinture, MM. Augustin Suñol et don Justo Gandiaras pour la sculpture.

— Une œuvre très intéressante de Don Augusto Comos y Blanco sur la mémorable exposition qui fut organisée au printemps dernier, est actuellement exposée dans l'atelier photographique de Laurent, à Madrid. Cet ouvrage contient des photographies remarquables.

★

ÉTATS-UNIS. — UNE DÉCONFITURE. — Il n'est question à Philadelphie que du renvoi de mille employés des grands magasins du Postmaster général Wanamaker. Le riche Yankee dont il est question, ne se contentait pas d'exploiter la clientèle de ses vastes magasins ; il avait, lui aussi, pareil à cet entrepreneur qui promenait dernièrement et « faisait voir pour de l'argent » la toile incommensurable de Munkacz, il avait eu la fantaisie singulière d'acquiescer le *Christ* de Van Pilate ainsi que d'autres œuvres *ejusdem farinae* et de les offrir à la curiosité du public, moyennant finances, bien entendu. Ce genre d'exhibitions intéressées commence à baisser sensiblement et l'on est en droit de penser que les affaires de M. Wanamaker ne sont pas des plus brillantes, même avec cet appoint, bien qu'il proteste énergiquement, disant que ce ne sont que des surnuméraires qu'il a congédiés et qu'il reste encore dans ses magasins 3,600 employés réguliers.

WASHINGTON PUDIBOND ! — Ce n'est pas d'Angleterre que nous vient la nouvelle. Les salons de l'*Art Association*, à Omaha (Amérique), ont eu la primeur d'un acte de vandalisme absolument incompréhensible.

Un tableau de M. Bouguereau : le *Retour du printemps* qui avait figuré au salon de 1875 et qui avait été payé 90,000 fr. (un joli denier, n'est-ce pas ?) était exposé dans les salons de la société artistique citée plus haut. Un commis aux écritures d'une maison d'ameublement — il se nomme Carri Judson Washington — arrêté devant cette toile qui représentait une femme nue, grandeur naturelle, avec plusieurs amours voltigeant autour d'elle, est pris tout à coup de fureur. Il éventre la toile avec une chaise qu'il brise.

Le malheureux avait vu plusieurs jeunes femmes regarder le tableau du peintre ; plusieurs d'entre elles sans doute se pâmaient d'aise. Devant cette manifestation d'attendrissement à l'égard d'une mortelle rendue alléchante par le pinceau du peintre des amours, Washington n'y tint plus. Qu'eût fait le Christ, se demanda-t-il, s'il était descendu sur terre ?

Certainement il eût crevé la toile. Et Washington, convaincu, réfléchit entre les mains de la justice aux conséquences que peuvent déterminer les appréciations du Christ sur la peinture de M. Bouguereau.

★

ITALIE. — Le 22 décembre a paru à Milan le premier numéro d'une nouvelle revue d'art : la *Cronaca d'Arte*, dont le succès paraît assuré aussi bien par le choix des articles qui figurent dans les deux premiers numéros, que par les noms des signataires de ces articles consacrés aux beaux-arts, à la littérature et à la musique.

Nous souhaitons à cette revue, où ont déjà paru deux articles de l'éminent critique d'art Vittore Grubici, tout le succès qu'elle mérite.

Lire dans le *Figaro* du mercredi notre chronique hebdomadaire : **ART & BIBELOTS**, signée **LE COUSIN PONS**.

NÉCROLOGIE

— Alphonse PEYRAT, vice-président du Sénat, mort à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ancien rédacteur de la *Tribune* en 1833, du *National*, de la *Presse* et fondateur de l'*Avenir National* qui prit, en 1868, l'initiative de la souscription Bauhin.

Élu député en 1871 et sénateur en 1876 par le département de la Seine.

— Alexandre-William KINGLAKE, ancien membre du parlement anglais, historien de la guerre de Crimée, mort à Londres, à l'âge de quatre-vingts ans. Kinglake a donné dans cet ouvrage un récit du coup d'État de décembre 1851 qui, dans une forme très mesurée, est une condamnation sévère du coup de force de décembre. Lors de la publication de l'ouvrage, l'opinion publique en France fut vivement émue, ce qui contribua quelque peu au succès de l'œuvre de l'historien anglais.

— Louis de TAEYE, inspecteur des académies et des écoles de dessin, professeur à l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers, M. De Teye était surtout un théoricien et un archéologue de grand mérite.

L'ouvrage sur les arts plastiques qu'il vient de publier en collaboration avec son fils, avait obtenu l'année dernière le prix du Roi, de 25,000 francs.

LA MUSIQUE

Je vois, dans les journaux anglais, que l'on s'amuse à discuter, à Londres, la question de savoir si le peuple des trois royaumes est ou non musicien. Il paraît que les concerts symphoniques, chez nos voisins, ont grand-peine à vivre. De temps à autre, quelque formidable audition, donnée par des centaines d'exécutants, attire la foule aux oratorios de Haëndel, mais, le plus souvent, les entrepreneurs de fêtes musicales un peu sérieuses en sont pour leurs frais. L'Anglais est particulièrement curieux des célébrités qui s'exhibent et amateur de la virtuosité sous toutes ses formes. De là cette opinion répandue que l'Angleterre, où l'on dépense tant d'argent pour faire de la musique, est le pays antimusical par excellence. Je n'ai aucune envie de me mêler à une telle controverse, assez indifférente en soi. Il est certain que l'Angleterre n'a jamais produit, jusqu'à ce jour, un vrai compositeur de haute race, mais, quand on a reconnu le sens exquisement musical des grands poètes lyriques anglais, on se demande si la musique ne jaillira pas, tôt ou tard, très puissamment d'une âme anglaise. N'était-il pas admis, autrefois, que le génie français répugnait à la mélodie comme à l'harmonie? Aujourd'hui, l'on avoue que notre école est originale et féconde à miracle. Nous n'avons à nous prévaloir ni d'un Bach, ni d'un Beethoven, ni d'un Wagner, mais il nous appartient de tirer gloire de Rameau, de Berlioz, de Gounod, de César Franck, de Camille Saint-Saëns, et de bien d'autres. S'ensuit-il que, plus que les Anglais, nous soyons musiciens, pris en masse? Je ne le crois certes point.

Examinons, s'il vous plaît, ce qui se passe chaque dimanche entre deux heures et demie et cinq heures un quart : la foule se presse au cirque des Champs-Élysées, où règne M. Lamoureux, et au Châtelet où M. Colonne tient ses assises. Je ne parle pas du Conservatoire, sanctuaire mystérieux ouvert aux seuls privilégiés. Je ne parle pas non plus des innombrables séances organisées par des sociétés particulières et par des virtuoses et qui attirent plus ou moins de curieux à la salle Erard, à la salle Pleyel, à la salle Herz, à la salle Krieglstein, sans compter beaucoup d'autres salles. Programmes classiques et programmes non classiques sont assurés d'avoir des auditeurs. Quel débordement de dilettantisme! Quelle dépense d'enthousiasme! Une légion de pauvres diables vit, authentiquement, de cette musicolâtrie inconnue de nos pères. S'ensuit-il que la population parisienne soit, dans son ensemble, musicienne à un degré quelconque de raffinement? En vérité, gardons de rien exagérer.

D'abord, dussé-je rompre en visière aux illusions de plusieurs, je poserai en fait que la musique pure n'est vraiment comprise et profondément aimée que par les initiés. Demandez à l'un de ces parfaits connaisseurs ce qu'il apprécie dans une pièce symphonique : il vous analysera la trame des idées et des accords, la combinaison des rythmes, les ingéniosités de la polyphonie et quantité d'autres choses auxquelles le vulgaire n'entend rien. Ce qu'on saisit, en général, c'est une brusque opposition, le soudain passage d'un murmure imperceptible à un effrayant tumulte, un *crescendo* qui aboutit presque à vous faire saigner les oreilles, ou quelque effet d'unisson bien sonore et bien nu. Cela est gros à faire pitié et la moitié des spectateurs crie à la délicieuse finesse. Et vous croyez goûter la pure musique, ô Parisiens! Allons donc! vous vous régalez, ni plus ni moins que les Anglais, d'un certain bruit payé plus ou moins cher.

Vous me dites que Beethoven ne vous ennue pas, que Mozart, Schumann, Schubert, Mendelssohn, ont même de l'attrait pour vous et que vous commencez à comprendre Wagner. Ces faits ne prouvent guère que vous soyez pénétré de leur art : tout au plus témoignent-ils de la grande habitude que vous avez prise d'entendre un certain nombre de leurs œuvres — et toujours les mêmes. *L'accoutumance nous rend tout familier*, a écrit le bon Lafontaine. Aussi bien le concert est un lieu de rendez-vous. On y rencontre des gens d'esprit, des femmes charmantes. On se persuade entre soi qu'on est ravi et l'on finit par se ravir. C'est toujours autant de gagné sur les mauvaises heures de l'existence.

Quelqu'un m'arrête ici avec un mot : « Monsieur, je ne manque jamais une première de l'Opéra... » — Eh! pardieu, monsieur, c'est que vous avez le goût du théâtre. Aucun musicien n'ignore que l'Opéra est l'un des endroits du globe où l'on fait le moins de musique. Il n'y a pas longtemps, j'assistais à une représen-

tation du vendredi, jour élégant. L'armée des instrumentistes faisait rage à souffler, à racler, à frapper, à grincer : c'était purement du bruit. Les chanteurs n'étaient pas en verve : chacun détonnait et phrasait à son caprice, et les spectateurs n'en semblaient pas moins enchantés. Un artiste, assis non loin de moi, grommelait : « C'est indigne! » Le public pensait : « C'est superbe! » et battait des mains. Est-ce là connaître et goûter la musique?

Pour qui sont, d'ailleurs, les succès retentissants? Presque toujours pour les virtuoses. Un beau trait de virtuosité, une pluie de perles quelconques et voilà un auditoire en délire. Tout morceau de soliste réussira qui ne sera pas trop démodé et qui sera joué par un favori de la mode. Il y a des modes en musique comme en tout. Qui prétend réussir doit, avant tout, flatter la mode et se faire adopter par elle.

Auriez-vous, par hasard, la simplicité de croire que les ovations accordées aux pianistes, violonistes, flûtistes et mandolinistes soient en rapport direct avec le sérieux de leur talent? Nenni da! C'est la mode qui décide de leur sort en souveraine. On ne peut dire tous les éléments qui se combinent dans leur succès. Il y a, premièrement, leur physique, leur physionomie, leur façon de se présenter, de saluer, de préluder. Ensuite, il y a le choix des pièces de concert. L'habile virtuose ne choisit rien de déroulant, rien de trop neuf. Dès qu'il prélude, tout le monde est au fait. On n'a pas à écouter; on n'a qu'à se laisser bercer. L'art exigerait peut-être un peu plus, mais qu'il aille au diable avec ses exigences : Les femmes sont conquises, les hommes subjugués. Par les joies du paradis, que voulez-vous de plus!...

Et, pendant ce temps, des maîtres austères composent, dans le recueillement, des œuvres que l'on comprendra plus tard. Lorsqu'on les donne, pour la première fois, dans les grands concerts, de rares connaisseurs applaudissent et le public s'étonne. Bah! qu'importe? Le nombre des connaisseurs est un peu plus grand que jadis : c'est assez pour que les musiciens soient encouragés à produire. La masse des auditeurs en vient toujours à acclamer ce qu'elle a commencé par nier avec entrain. L'essentiel est qu'on lui laisse le loisir de s'accoutumer. La seule véritable éducation dont la foule soit susceptible s'appelle l'habitude. En aucun lieu du monde, on ne saurait s'y tromper.

L. DE FOURCAUD.

THÉÂTRES & CONCERTS

Programme des Concerts Lamoureux du Dimanche 11 janvier 1891.
Symphonie pastorale (Beethoven); A Marie endormie (J. Guy Ropartz); Concerto en ré, pour piano (Rubinstein); Réverie (Saint-Saëns); Si tu veux, mignonne (Massenet); Manfred, fragments symphoniques (Schumann); Marche funèbre du Crépuscule des Dieux (Wagner); Ouverture de Tanhauser (Wagner).

Programme du Concert de Dimanche, au Châtelet, sous la direction de M. Ed. Colonne.

Symphonie écossaise (Mendelssohn); Armide, air de la Naïade (Gluck); Viliu ille (H. Berlioz); Orientale (V. Dolmetsch); Variations et fugue pour deux pianos (Robert Fischhof); Fragments de Sigurd (Ern. Reyer); Contes mystiques, poésie de Stéphan Bordèse; Prélude, ce que l'on entendit dans la nuit de Noël (Aug. Holmès); Premier miracle de Jésus (Paladilhe); Non Credo (Ch.-M. Widor); En prière (G. Fauré); Jocelyn, fragments symphoniques (B. Godard).

La dernière représentation de Cléopâtre est, sauf avis ultérieur, fixée au 16 janvier. M^{me} Sarah Bernhardt quitterait Paris le 23 janvier. Elle donnerait avant son départ une représentation doublement intéressante, la grande tragédienne devant paraître dans divers actes des tragédies ou drames qui lui ont valu ses plus beaux succès, et cette représentation devant être donnée au profit de la veuve de l'homme de lettres regretté Poupart-Davyl. La date n'est point fixée encore de cette représentation unique, à laquelle tiendront à assister tous les admirateurs et amis de la grande artiste qui auront à cœur de lui faire leurs adieux, car la tournée que M^{me} Sarah Bernhardt va entreprendre la retiendra longtemps hors de France, et c'est presque une séparation dont on ne peut prévoir la durée.

La première représentation de Sarah Bernhardt, à New-York, aura lieu le 5 février, si toutefois l'incendie du théâtre de la cinquième avenue n'a rien modifié aux projets primitifs. Elle doit jouer, dès le début, une pièce de Giuseppe Glacoso, la Dame de Challant, que l'auteur a lue récemment à Paris à sa future interprète.

Le nouveau syndicat de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique est ainsi constitué : MM. Paul Henrion, président; Hiéard, vice-président; Pradels, secrétaire; Benoit, trésorier; Louis Gallet et Gangloff, membres adjoints.

Actuellement en répétition à l'Opéra-Comique trois ouvrages qui seront, dit-on, représentés avant le mois d'avril : *Enguerrande*, de M. Chapuis; la *Légende de l'Ondine*, de M. Rosenleker; le *Marchand de Venise*, de M. Deifès.

On annonce pour le lundi 19 courant la première représentation de *Thermidor* à la Comédie-Française.

La Société nationale de musique *Ars Gallica*, dans la pensée d'honorer la mémoire du regretté César Franck, a offert, salle Pleyel, aux dilettanti un fort beau concert dont le programme était exclusivement composé d'œuvres du membre de l'Institut.

Le *Quatuor en ré* pour deux violons, alto et violoncelle. La *Vierge à la crèche*, chœur pour voix de femmes; Le *Prélude choral et Fugue*, pour piano; L'*Hermine*, chœur pour voix de femmes, extrait de *Hulda*, drame lyrique; Le *Quintette* pour piano, deux violons, alto et violoncelle, ont obtenu un très grand et très légitime succès, auquel il faut associer les interprètes, M^{mes} George Haml, MM. Chevillard, Heymann, Gibier, Balbreck et Liégeois.

UN SERVICE EN VIEUX TOURNAY, de la plus belle époque, d'un décor merveilleux et d'une conservation parfaite, est offert aux amateurs. Deux spécimens de ce service, sont à leur disposition, aux bureaux de L'ART DANS LES DEUX MONDES, rue Saint-Georges, 43.

La précieuse valeur et la rareté de ce service, qui comprend 302 pièces, sont incontestables. Il est actuellement encore en la possession d'une famille dont les ancêtres l'ont reçu directement de l'archiduchesse MARIE THÉRESE; ce qui lui donne pour date les dernières années du XVIII^e siècle, le beau moment de PETERINCK, le fabricant de Tournay.

LES ACADÉMIES

N'ayant pu donner samedi dernier, par suite de l'abondance des matières, notre Bulletin des Académies, nous résumons aujourd'hui les principaux faits en quelques lignes :

L'Académie des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, a élu M. Meissonier, président, et M. Bailly, vice-président, pour l'année 1891.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a renouvelé son bureau pour l'année 1891 : M. Oppert a été élu président par vingt-cinq voix sur vingt-sept votants, en remplacement de M. Scheffer; M. Alexandre Bertrand a été élu vice-président par vingt-sept voix, en remplacement de M. Oppert; MM. Delille et Deloche ont été désignés comme membres de la commission administrative centrale de l'Institut.

L'Académie a ensuite élu correspondant national le Père Delattre, en remplacement de M. Deschamps de Pas, décédé, et correspondants étrangers, MM. Kern, professeur à l'Université de Leyde, Wattenbach, professeur à l'Université de Berlin, et Schuchardt, professeur à l'Université de Grass, en remplacement de MM. Kremer et Henry Yule, décédés, et Sickel, élu associé étranger.

L'Académie des sciences morales et politiques a procédé au renouvellement de son bureau et nommé MM. Aucoc, président, et Picot, vice-président, pour l'année 1891. Trois tours de scrutin n'ont pas donné de résultat pour l'élection en remplacement de M. Calmon.

L'élection est renvoyée au 25 avril.

ACADEMIE DES BEAUX-ARTS. — Après la prise de possession du fauteuil de la présidence par M. Meissonier qui a prononcé une courte allocution, on a annoncé que soixante et un mémoires avaient été adressés à la Compagnie pour le concours du prix Bordin.

Le sujet du concours ne manque pas, cette fois, d'une certaine originalité :

Démontrer l'erreur ou la vérité contenue dans l'exclamation suivante de Pascal :

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! »

Neuf partitions ont été présentées pour le prix Rossini.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Samedi a eu lieu l'installation du nouveau bureau : le président sortant, M. Frédéric Passy, et M. Aucoc, le nouveau président, ont prononcé des allocutions de circonstance. Un correspondant a été élu dans la section de morale en remplacement de M. Chadwick, décédé. M. Brice a été élu par 18 voix contre 9 à M. Félix Hémet et 2 à M. Charaux.

EXPOSITIONS ET VENTES

Calm plat cette semaine. Les vacances du jour de l'an sont précieuses à tous et MM. les commissaires-priseurs ne reprendront que ces jours-ci d'une façon sérieuse les ventes momentanément suspendues.

— En mars et avril prochains, ouverture au pavillon de la Ville de Paris de la septième exposition de la Société des Artistes indépendants.

— Exposition nationale de peinture à Palerme en 1891 pour laquelle sont allouées 3 médailles d'honneur, 12 médailles d'or, 48 médailles d'argent et des mentions honorables.

— A l'Exposition de peinture qui vient de s'ouvrir à Glasgow, l'étranger est représenté par des œuvres de Daubigny, Monticelli, J. Israëls et Blommers.

— Dans le courant de la première quinzaine de janvier 1891, exposition au Burlington House à Londres, des récentes trouvailles archéologiques faites à Silchester.

— Une vente de monnaies et de médailles à Dresde a produit, pour 440 pièces de l'époque 1592 à 1656, la somme de 27.750 francs. Trois médailles, à l'effigie de Christian II, ont été vendues 7,500 francs.

— L'exposition de peinture et de sculpture organisée au foyer du Théâtre-Historique a été en partie renouvelée.

L'original de la grande statue de *Sapho*, l'une des principales œuvres de Clésinger, a été installé à la place d'honneur. On remarque les œuvres de M^{lle} Marguerite Arosa, Bayard, Bourbier, Charles Colas, Henri Collinet, Dars, Marthe de la Fizelière, Jetot, Louise Landré, Paul Madelène, P. Morizet, Oliva, Prévaut, Roubaud jeune, Schneit, Turquel, etc., etc.

Des expositions semblables s'organisent en ce moment dans différents théâtres. Pour y prendre part, s'adresser à M. Jetot, statuaire, le samedi, de trois à cinq heures, au foyer du Théâtre-Historique.

Cette heureuse initiative à laquelle s'intéressent vivement le public et les artistes mérite d'être encouragée; on ne peut que la signaler à la bienveillante attention de M. Larroumet, directeur des Beaux-Arts et au Conseil municipal de Paris.

Il y a dans cette exposition des œuvres remarquables dont l'acquisition serait un encouragement mérité pour nos peintres et sculpteurs.

FINANCES

Mercredi, 7 janvier 1891.

La Haute-Banque, tant pour son compte que pour celui des particuliers a accumulé des disponibilités pour souscrire le 10 janvier courant à l'Emprunt national en 3 o/o qui sera émis à 92 fr. 55 pour 3 francs de rente. De son côté, la petite épargne a réalisé tout ce qu'elle avait d'improductif et notre spéculation s'est trouvée privée en liquidation de fin décembre de l'aide matériel auquel elle était en droit d'attendre.

Le taux des reports a été excessif, il a atteint jusqu'à 30 o/o sur certaines valeurs et s'est élevé sur le 3 o/o ancien jusqu'à 0 fr. 55, ce qui correspond à du 6.60 o/o.

Une certaine perturbation a donc régné sur la place du 2 au 6 janvier, le comptant s'est totalement abstenu et la spéculation n'a pris que fort peu d'engagements nouveaux. Cette situation durera jusqu'au 11, mais les capitaux restés sans emploi afflueront bientôt et la prorogation des engagements deviendra d'autant plus aisée que l'argent sera plus offert.

En ce qui concerne l'emprunt, les avantages offerts aux souscripteurs sont de médiocre importance. Il ne s'agit, en effet, que de réaliser une plus-value de 2 fr. 70 environ et encore, cette plus-value sera-t-elle réalisable? La Rente a été conduite de 89 fr. 40, taux d'émission du dernier emprunt Rouvier à 95 fr. 22, à l'aide de moyens critiques que certains qualifient d'expédients. C'est en effet, à l'aide du placement des disponibilités de Caisses d'Épargne que ce résultat a été obtenu. Est-il donc bien certain qu'on pourra éternellement soutenir les cours et qu'un événement quelconque en tarissant la source des achats au comptant ne viendra pas provoquer une réaction violente?

C'est par la loi naturelle de l'offre et de la demande que doit se produire un changement de capitalisation, tout le reste est du truc.

Le 3 o/o que nous laissons la semaine dernière à 95 fr. 12 finit aujourd'hui à 95 fr. 17.

L'Amortissable est assez ferme à 95 fr. 74.

Le 4 1/2 o/o passe de 104 fr. 30 à 104 fr. 70. Il ne se fait rien.

Les nouvelles du dehors sont satisfaisantes au point de vue politique surtout. Berlin, après une légère crise provenant de la baisse des charbonnages a pris le dessus. Londres est ferme, la crise Argentine tend à se dénouer d'une façon favorable à tous les intérêts. Tout concourt à donner aux marchés internationaux une attitude que chacun souhaite.

Les Fonds Étrangers sont calmes. On détache aujourd'hui les coupons sur un grand nombre de valeurs.

La Rente Italienne reste offerte à 92 fr. 37, coupon de 2 fr. 17 détaché.

L'Extérieure espagnole est ferme à 75 5/32, ex-coupon de 1 franc.

L'Unifiée égyptienne est très bien tenue à 486 fr. 87.

Le Turc a une excellente attitude comme d'ailleurs l'ensemble des fonds à turban. Il reste demandé à 19 francs.

La Banque Ottomane se maintient à un niveau satisfaisant. Les affaires ont lieu entre 618 et 620 francs.

Le Hongrois reste sans grand changement à 91 fr., ex-coupon de 2 o/o.

Le Portugais, coupon de 1 1/2 o/o détaché, se retrouve à 56 9/16.

Les Fonds Russes sont très fermes; tendances à la hausse. D'après les dernières nouvelles, le Tzar aurait signé un ukase autorisant la conversion du 4 1/2 o/o 1875 en 4 o/o. C'est la maison de Rothschild qui sera chargée de cette opération à Paris.

Voici les cours cotés sur les principales valeurs :

Banque de France 4,375 fr.; Crédit Foncier 1,282 fr. 50; Banque de Paris 840 fr. ex-coupon de 18 fr. 40; Comptoir National d'Escompte 638 fr. 75; Crédit Lyonnais 827 fr. 50; Suez 2,405 fr.; Gaz 1,446 fr. 25; Métaux 70 fr.; Rio 571 fr. 87; Panama 43.75 francs.

APRÈS BOURSE : L'indécision prévaut, la cote tend à fléchir.

G. MÉZIÈRE.

On désirerait acheter une STATUE DE MARBRE grandeur naturelle, femme ou déesse, nue, pour la décoration d'un escalier. On donnerait 4,000 francs. S'adresser par lettre au Journal.

NOTRE PRIME

Tout abonné d'un an recevra gratuitement, comme prime, une **Superbe POINTE SÈCHE** exécutée pour L'ART DANS LES DEUX MONDES par **Marcelin DESBOUTIN**, d'après un portrait de **REMBRANDT**, ayant pour titre :

PORTRAIT D'HOMME

(De la collection de M. J.-W. ELLSWORTH, de Chicago)

Cette épreuve, de dimensions inusitées (0^m,47 sur 0^m,37) est spécialement tirée pour les abonnés de L'ART DANS LES DEUX MONDES.

Notre librairie se propose de mettre plus tard cette estampe en vente, au prix de **60 francs**. (*Nos Abonnés recevront la prime vers la fin de Janvier*).

DURAND-RUEL

EXPERT

Tableaux Anciens et Modernes — Direction de Ventes Publiques

16, rue Laffitte et 11, rue Le Peletier. — Maison à New-York, Fifth Avenue

La Maison qui compte des correspondants dans toutes les grandes villes de l'Europe et du Nouveau-Monde, se charge d'être l'intermédiaire pour l'achat, la vente et l'échange de tous les Tableaux anciens et modernes, des Objets d'art, de haute curiosité, de vitrine, etc., etc.

TOUT-PARIS
ANNUAIRE de la SOCIÉTÉ PARISIENNE
1891 (7^e ANNÉE)
30,000 NOMS ET ADRESSES
classés par Noms et par Rues
High life, Fonctionnaires, Monde politique, Armée,
Magistrature, Clergé, Artistes, Gens de lettres,
Haute Finance, Propriétaires et Rentiers, etc., etc.,
SUIVIS D'UN
DICTIONNAIRE DES PSEUDONYMES
PLANS DES THÉÂTRES, etc., etc.,
Un fort volume de 800 pages, relié, tranche rouge
Prix : 12 francs

TOUT-PARIS-RÉCEPTIONS 1891
CARNET DES JOURS DE VISITES
Edition bijou de poche, reliée en peau
FERS SPÉCIAUX
Prix : 6 francs

LA FARE, Éditeur, 55, Chaussée-d'Antin, PARIS

EXPOSITION
DE
TABLEAUX, PASTELS & SCULPTURES
par un groupe d'Artistes
OUVERTE DU
18 Décembre 1890 au 15 Janvier 1891
de 10 heures à 6 heures.
GALERIES DURAND-RUEL
11, Rue Le Peletier et 16, Rue Laffitte

VITRAUX ARTISTIQUES

HENRI BABONEAU
Peintre Verrier
Expert près les Tribunaux
13, Rue des Abbesses, 13
PARIS

Annuaire
DES
CHATEAUX
1890-1891
40,000 NOMS ET ADRESSES
de tous les
PROPRIÉTAIRES DE CHATEAUX DE FRANCE
Avec Notices illustrées de
240 GRAVURES
PRIX : 25 FRANCS
(Envoi franco)

A. LA FARE, éditeur du *Tout-Paris* et de
l'*Annuaire des Châteaux*
55, Chaussée-d'Antin, Paris